from *Histoire de l'Arménie par Moïse de Khorène*,
translated and commentated by A. and J.-P. Mahé
(Paris, 1993), pp. 9-91, with bibliography.

This material is presented solely for
non-commercial educational/research purposes.

Introduction

Movsês Khorenatʿsi, c'est-à-dire Moïse de Khorène (ou de Khorian ?), est le nom que se donne un auteur écrivant une *Histoire de l'Arménie* depuis les origines (qui remontent, selon lui, à la Tour de Babel) jusqu'à la mort, en 439, du saint moine Mesrop (Machtotʿs)[1], inventeur de l'alphabet arménien et traducteur de la Bible.

I. LA QUESTION DE MOÏSE DE KHORÈNE

1. MOÏSE DE KHORÈNE PAR LUI-MÊME

Lui-même prend soin de nous renseigner sur sa vie et sur les circonstances dans lesquelles il écrit son *Histoire*.

Peu avant le concile d'Éphèse[2], qui eut lieu en 431, Mes-

1. *GROUSSET 1947, p. 171-174. Rappelons que l'inventeur de l'alphabet est appelé Machtotʿs par les historiens Korioun (vers 443) et Lazar de Pʿarpi (vers 500), mais Mesrop par Moïse (sauf une seule fois Machtotʿs, en II, 10).
2. *Ibid.*, p. 174-175.

* Toutes les références des notes sont abrégées : se reporter à la bibliographie p. 419-428. Abréviations des livres bibliques p. 99.

rop et le patriarche (catholicos) de l'Église arménienne, saint Sahak, avaient envoyé à Édesse en Mésopotamie deux de leurs disciples, Yovsêpʻ et Eznik de Kołb, qui traduisirent sur place en arménien, vraisemblablement du syriaque, tous les livres des Pères de l'Église qu'ils purent trouver. Ils partirent ensuite pour Byzance, où ils poursuivirent leurs traductions, cette fois-ci du grec, et furent bientôt rejoints par leurs condisciples Łévond et Korioun, puis par Yovhannês et Ardzan (III, 60)[1].

Après le concile d'Éphèse, où fut condamné Nestorius pour avoir voulu séparer trop radicalement l'humanité et la divinité du Christ, nos traducteurs revinrent en Arménie en rapportant le texte grec des Actes et les Canons conciliaires, ainsi que des « exemplaires sûrs » des saintes Écritures. Sahak et Mesrop leur ordonnèrent alors de traduire tous les documents et de réviser en conséquence la première traduction de la Bible, effectuée vers 406. Mais comme les traducteurs étaient peu versés dans l'art de la rhétorique, cette deuxième version fut jugée insuffisante[2], et Sahak et Mesrop décidèrent alors d'envoyer Moïse de Khorène à Alexandrie, où se trouvait l'école la plus célèbre du moment (III, 61).

Il alla d'abord à Édesse, puis en Palestine, où il étudia quelque temps. Il s'embarqua ensuite pour l'Égypte et Alexandrie, où il eut pour maître « un nouveau Platon ». En route pour la Grèce, il fut détourné sur Rome par la tempête, mais finit par gagner Athènes, d'où il repartit pour Byzance, après un séjour de quelques mois. Quand, de là, il regagna sa patrie après cinq ou six ans d'absence, au lieu des danses de joie qui devaient l'accueillir à son retour, il trouva le pays dans le deuil et apprit la mort des maîtres qui l'avaient envoyé (III, 62, 68)[3].

Après une longue vie adonnée à des travaux de traduction

1. Les références entre parenthèses renvoient aux numéros de Livre et de chapitre de l'*Histoire de l'Arménie*.

2. Précisons que, contrairement aux allégations de Moïse, la seconde traduction de la Bible, effectuée par Sahak et Eznik vers 432, a été jugée définitive et est toujours en usage dans l'Église apostolique arménienne.

3. Le récit est à la 1re personne du pluriel, mais Moïse ne mentionne le nom d'aucun des condisciples qui auraient été envoyés avec lui.

(III, 65), Moïse écrit son *Histoire de l'Arménie* à la demande d'un Sahak Bagratouni (I, 1), qui est apparemment le maître de la cavalerie *(aspet)* arménienne nommé régent d'Arménie *(marzpan)* en 481 et tué au combat en 482[1]. Vieux et malade, l'historien estime, à cette époque, être arrivé à la fin de sa vie (III, 65)[2].

Ces données autobiographiques ont été considérées comme authentiques par la tradition arménienne médiévale, qui attribue à Moïse de Khorène, outre son *Histoire*, d'autres traductions et ouvrages savants : une *Géographie* (que l'on sait aujourd'hui être d'Anania Chirakatʿsi, écrivain du VIIe siècle)[3], le *Livre des Chries* (qui est une traduction du VIe siècle du manuel de rhétorique d'Aphthonios[4]), des commentaires sur la grammaire[5], une épître dogmatique contre le concile de Chalcédoine[6] et divers écrits hagiographiques[7]. Ces attributions sont tardives et suspectes, voire tout à fait injustifiées.

2. TÉMOIGNAGES MÉDIÉVAUX SUR L'AUTEUR ET SUR SON ŒUVRE

Mais il est même difficile de savoir de quand datent les premiers témoignages explicites attestant l'existence de Moïse comme auteur de l'*Histoire de l'Arménie*.

Dans sa *Lettre à Vahan Mamikonian*[8], rédigée vers l'an 500, l'historien Łazar de Parpʿi raconte qu'après avoir passé plusieurs années en territoire byzantin et séjourné chez les princes Kamsarakan, il alla quelque temps faire retraite en Siounikʿ, où il resta deux ans, « passant l'hiver dans une

1. GROUSSET 1947, p. 217-218. *Marzpan* : étymologiquement « margrave, gouverneur d'une marche ».
2. Mais la phrase où il parle de son âge est imitée de Grégoire de Nazianze.
3. MAHÉ 1987, p. 186.
4. TERIAN 1982, p. 175-177.
5. ADONTZ 1970 a, p. 157-179.
6. TALLON 1955, p. 20 ; FRIVOLD 1981, p. 66-78.
7. OUTTIER-THIERRY 1991 ; ZARBHANALIAN 1897, p. 368-375.
8. ŁAZAR DE PʿARPI 1904, p. 185-204 (ID. 1991, p. 247-275).

grotte auprès d'un homme nommé Moïse [Movsês], renommé parmi les habitants du canton pour tous ses exercices ascétiques[1] ». L'été, il se retirait chez l'évêque Mouchê, où il était plus au frais. À la fin de la même lettre, Łazar rapporte les tribulations du « bienheureux philosophe Moïse, qui, alors qu'il était en cette chair, vivait en vérité toujours en compagnie des milices célestes : n'est-il pas vrai que les moines arméniens le poursuivirent néanmoins de lieu en lieu ? N'est-il pas vrai que, dans leur ignorance, ils traitaient de galimatias ses livres lumineux qui faisaient fondre l'erreur ? Ils lui infligèrent toutes sortes d'autres affronts et pour finir, comme on leur faisait honte de leur conduite, ils étouffèrent ce saint homme, aussi sûrement qu'en lui faisant boire un poison mortel, par l'illusoire épiscopat qu'ils lui donnèrent ! Or vous savez vous-même quels redoutables anathèmes il écrivit, à l'heure de sa mort, contre les principaux prêtres responsables[2] ».

Il n'est pas évident que le Moïse rencontré par Łazar en Siounikʿ soit le même que le Moïse philosophe. Mais on a tenté de les identifier l'un et l'autre (ou l'un ou l'autre) à Moïse de Khorène. Hypothèses assez hasardeuses. Dans un cas, on se fonde sur le fait qu'il existe en Siounikʿ une localité nommée Khoria, Khorian ou Khoren[3], dont Moïse pourrait avoir emprunté le nom s'il y vécut en ascète dans une grotte. Simplement, ce toponyme est assez répandu[4], et l'on pourrait tout aussi bien soutenir, par exemple, que la patrie de l'historien est Khorian (Khoren, Khorni) en Touroubéran[5]. Quant au philosophe Moïse, rien ne dit qu'il fût historien, et ce serait sans doute solliciter le texte que de rapprocher trop étroitement[6] les « redoutables anathèmes » rédigés par le malheureux contre ses persécuteurs, des lamentations sur l'Arménie (III, 68 ; II, 92), après la mort du catholicos Sahak, qui concluent l'*Histoire* de Moïse de Kho-

1. *Ibid.*, p. 187 (1991, p. 250).
2. *Ibid.*, p. 202 (1991, p. 264).
3. Hasratʿian 1969, p. 86-87.
4. Hakobian et alii 1988, p. 795.
5. *Ibid.*, p. 799-800.
6. C'est ce que paraît suggérer Malkhassian en expliquant les allusions de la lamentation finale en III, 68 : Moïse de Khorène 1963, p. 12.

rène : les reproches sévères que l'auteur y formule contre les clercs de son temps (mais aussi bien contre tous les autres états de la société) n'ont rien à voir avec des anathèmes ou des malédictions.

On ne peut non plus considérer comme un témoignage ancien sur l'existence d'un Moïse historien l'épître dogmatique attribuée dans le *Livre des Lettres* (VIIe siècle) au « grand et bienheureux Père des rhéteurs, l'évêque Moïse de Khorène[1] », car il n'y est nullement question d'histoire.

On doit enfin accueillir avec précaution l'attribution à Athanase de Taraun (VIe siècle) d'une liste de dates contenue dans un manuscrit des Xe-XIe siècles qui porte la trace de différents remaniements. On y lit, pour l'année 474 : « Moïse de Khorène, philosophe et écrivain[2]. » Là encore, il n'est pas explicitement question d'histoire et l'on ne peut être assuré de la date de cette mention.

Les premiers témoignages suffisamment explicites sur l'*Histoire de l'Arménie* datent des IXe-Xe siècles[3]. T'ovma Artsrouni, qui achève vers 905 son *Histoire de la maison des Artsrouni*, cite plusieurs fois Moïse, donne une référence exacte à son Livre II, mentionne son frère Mambrê et confirme qu'il écrivit son *Histoire de l'Arménie Majeure* à la demande de Sahak Bagratouni[4]. D'autres informations sont d'interprétation plus délicate : selon T'ovma, l'œuvre aurait compté quatre livres[5] (alors que nous n'en connaissons que trois) et se serait prolongée jusqu'au règne de Zénon (474-491), alors que le texte qui nous est parvenu s'arrête à la mort de Machtot's en 440. Un peu plus tard, le catholicos

1. Cf. *supra*, p. 11, n. 6.
2. MAT'ÉVOSSIAN 1989, p. 226.
3. Un texte anonyme, publié à Venise (1953, p. 162) sous le nom de Yovhannês Audznet'si († 729), mentionne *Titaniann Bêl* (« Bêl le Titan ») comme Moïse (I, 11) ; mais l'*Histoire primitive* (cf. *infra*, p. 42) donne *Bêln Titanian*.
4. T'OVMA ARTSROUNI 1985, p. 15, 108, 123, 141.
5. *Ibid.*, p. 71, 141. La mention de ce quatrième livre a suscité des discussions chez les historiens contemporains (cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1963, p. 23-26, et BIOUZANDAT'SI *in* MINASSIAN 1991, p. 186-192). On a quelquefois estimé que T'ovma Artsrouni a pu être trompé par le fait que Moïse (II, 34) fait allusion à la découverte des reliques de saint Grigor, qu'on sup-

Yovhannês Draskhanakertt'si[1], dont la chronique s'arrête vers 924, renvoie à l'*Histoire* de Moïse de Khorène pour plus de détails sur les actions des anciens rois, Khosrov et Archak[2]. D'autre part, il utilise très souvent Moïse sans le citer.

L'*Histoire de l'Arménie* devient désormais le modèle et la référence obligés de toutes les chroniques arméniennes jusqu'à la fin du Moyen Âge. L'autorité de son auteur est si grande qu'elle incite même à réviser des chroniques antérieures : par exemple, quand la *Vie de Machtot's*, composée par Korioun vers 443, est abrégée pour servir de lecture à la fête des Saints-Traducteurs, elle est également harmonisée avec le récit de Moïse[3]. Les pages manquant dans le plus ancien manuscrit de Ḻazar de P'arpi seront remplacées par des compléments empruntés à Moïse[4]. L'*Histoire primitive* d'Arménie, document qui, pour l'essentiel, remonte au v^e^ siècle, sera considérée, sur le modèle du Livre I de Moïse, comme le prologue de l'*Histoire* anonyme du VII^e^ siècle communément attribuée à Sébêos[5].

Écrivant en 1121 un résumé en vers de l'histoire arménienne, le futur catholicos Nersês le Gracieux (Chnorhali) prend pour source principale Moïse de Khorène, complété à l'aide de chroniqueurs ultérieurs[6]. Facilement mémorisable, le poème de Nersês achève de consacrer Moïse,

pose généralement avoir eu lieu sous le règne de Zénon. Mais, d'un autre côté, Moïse lui-même (I, 4 et III, 67) renvoie à une sorte d'annexe à son *Histoire*, qui aurait contenu notamment une discussion des différents systèmes chronologiques sur les origines de l'humanité, un développement sur la mort de Terdat (cf. ALICHAN, *Bazmavêp*, 1851) et un panégyrique de Sahak. On notera que le Livre I a une annexe sur les fables des Perses. Il est donc fort possible qu'il y ait eu un quatrième livre de compléments à l'*Histoire de l'Arménie*, contenant notamment des tableaux chronologiques prolongés jusqu'à Zénon et qu'on retrouvera peut-être un jour dans des recueils arméniens anonymes.

1. YOVHANNÊS DRASKHANAKERTT'SI 1987, p. 18.
2. *Ibid.*, p. 87 (chap. XIII).
3. MAHÉ 1992 a, p. 30, n. 5.
4. SANSPEUR 1977, p. 89-90, 92.
5. MAHÉ 1983, p. 218 et 234, n. 7 ; 1992 b, p. 130, n. 56.
6. NERSÊS CHNORHALI 1973, p. 30-31.

« Père des rhéteurs », comme le père de l'historiographie nationale arménienne.

3. DÉCOUVERTE DE MOÏSE PAR L'OCCIDENT

Cette réputation persiste jusqu'à la Renaissance et au début des Temps modernes, quand les États et les savants occidentaux commencent à s'intéresser aux littératures de l'Orient chrétien. C'est à Henri II que la Bibliothèque royale de France doit la première acquisition d'un manuscrit arménien[1] (un missel de rite latin copié en 1344 à Avignon et ayant ensuite circulé à Bologne et à Venise[2]). Mais dès 1679, donnant ses instructions à l'orientaliste Antoine Galland, le futur traducteur des *Mille et Une Nuits*, envoyé pour la troisième fois en Orient, Colbert lui recommandait de se procurer « tous les anciens livres arméniens qui se pourront trouver, et surtout les livres d'histoire d'un certain auteur, nommé Moïse, en cette langue[3] ». Il faut croire que les efforts d'Antoine Galland ne furent pas couronnés de succès, car les seuls manuscrits de Moïse de Khorène que possède aujourd'hui la Bibliothèque Nationale sont des copies récentes effectuées par des orientalistes[4]. Tout au plus en trouve-t-on un court extrait[5] dans un manuscrit signalé pour la première fois dans le catalogue de l'abbé François Sevin en 1730.

Mais entre-temps la situation avait changé du tout au tout, grâce à la publication à Amsterdam, en 1695, par les soins de l'évêque T'ôma Vanandet'si et de ses proches, Matt'êos et Loukas, de la *Généalogie de la race de Japhet*, composée par Moïse de Khorène, « le trois fois grand docteur, le très méritant père des rhéteurs, à la demande de notre maître de la cavalerie, Sahak Bagratouni [...], qu'il est

1. Macler 1908, p. v.
2. *Ibid.*, p. 47 (n° 107).
3. *Ibid.*, p. v.
4. *Ibid.*, p. 114-115 (n^{os} 206 et 207).
5. *Ibid.*, p. 52 (n° 110, fol. 455).

difficile et rare de trouver où que ce soit, comme cela est bien connu des gens de lettres éclairés[1] ». L'ouvrage devenait donc accessible aux arménistes européens : les traductions et les critiques n'allaient pas tarder.

La première traduction partielle parut à Stockholm en 1733, sous le nom d'Henri Brenner[2], bibliothécaire royal, qui avait accompagné Fabricius, ambassadeur de Charles XI, en Perse. Fait prisonnier à Moscou en 1699, sur ordre de Pierre le Grand, au moment où il s'apprêtait à rentrer dans sa patrie, il ne fut libéré qu'en 1721, après la paix de Nystad qui mit fin à la guerre russo-suédoise. L'un de ses compagnons de captivité, le dominicain Jean Bartholomée, lui traduisit en latin de longs extraits de Moïse de Khorène, qu'il publia à son retour[3].

Trois ans plus tard, en 1736, George et William Whiston publiaient à Londres une réédition corrigée du texte de 1695 accompagné d'une traduction latine intégrale copieusement annotée[4]. Désormais, tous les érudits disposaient d'un solide instrument de travail pour tenter d'apprécier la valeur et l'intérêt du « Père de l'histoire » arménienne.

Suivant de près les premières éditions complètes de la Bible arménienne en Occident[5], l'édition et la traduction latine de Moïse de Khorène se trouvèrent au centre d'un véritable choc culturel. Du point de vue arménien, le passage du manuscrit à l'imprimé équivalait à un bond de plusieurs siècles, exposant soudain une mentalité médiévale, jusqu'alors préservée par les barrières de la langue et de la géographie, aux critiques de la pensée moderne. Du point de vue européen, l'arrivée d'une tradition biblique et historiographique potentiellement indépendante de la tradition occidentale suscitait la curiosité des esprits les plus éminents.

1. Kévorkian 1986, p. 85-86 (n° 58).
2. Brenner 1733.
3. Langlois 1869, t. 2, p. 51-52.
4. Moïse de Khorène (Mosis Chorenensis) 1736.
5. Amsterdam 1666 (Kévorkian 1986, p. 51-60, n° 21). Ce texte, artificiellement aligné sur la Vulgate, fut republié sous une forme plus authentique à Venise en 1733.

On notera, à ce propos, que le mentor d'Henri Brenner était le théologien Éric Benzel, bibliothécaire de l'université d'Upsal, correspondant de Leibniz, qui l'avait incité à recueillir des renseignements sur les peuples et les langues de l'Orient[1]. De même, les frères Whiston étaient fils de William Whiston, successeur d'Isaac Newton à la chaire de mathématiques de Cambridge en 1703, dont il avait été chassé en 1710 pour « arianisme[2] ». S'intéressant au christianisme primitif et à la formation du Nouveau Testament, William Whiston s'était procuré, en arménien, un exemplaire de la correspondance apocryphe de Paul avec les Corinthiens, qui fut à l'origine de la vocation arménologique de ses deux fils[3]. Quoique correspondant avec les plus grands arménistes du temps, M. V. de La Croze et J. J. Schröder, les deux frères durent se constituer personnellement un lexique de plus de vingt mille mots avant de pouvoir aborder le texte de Moïse, qu'ils confrontèrent ensuite méthodiquement avec toutes les sources historiques dont ils disposaient[4].

Le jugement qu'ils portent n'est pas dépourvu d'ambiguïté. Que Moïse « ait vécu au V^e^ siècle, comme il le déclare lui-même, écrivent-ils dans leur préface, il n'y a pas de raison vraiment suffisante pour qu'on doive absolument le nier, puisque cela est confirmé par le témoignage de tous les auteurs arméniens [...] Mais, pour dire la franche vérité, certaines de ses déclarations nous inspirent de tels soupçons et une telle défiance que nous ne saurions défendre sa dignité qu'avec retenue et hésitation[5] ».

Verecunde dubitanterque : ces deux adverbes traduisent bien l'attitude à la fois respectueuse et critique des savants traducteurs. Moïse doit être du Ve siècle, puisque Nersês le Gracieux l'affirme ; mais son texte contient des anachronismes qu'ils ont « essayé d'éclaircir et de résoudre dans les notes de la traduction, pour autant que le simple respect de

1. LANGLOIS 1869, p. 51.
2. CROSS 1966, p. 1454 (*s.v. Whiston*).
3. MOÏSE DE KHORÈNE (Mosis Chorenensis) 1736, p. I et p. 369-384.
4. *Ibid.*, p. I-IV.
5. *Ibid.*, p. XIX.

la vérité le permettait » et sans « vouloir pour ainsi dire contraindre et forcer les savants[1] ».

4. CRITIQUE DES SOURCES ET DÉBATS SUR LA DATE DE L'*HISTOIRE DE L'ARMÉNIE*

La prudence élégante et sceptique de ces deux lettrés britanniques contraste avec la vivacité impétueuse de leur correspondant M. V. de La Croze, bibliothécaire à Berlin, qui en vint d'emblée à des conclusions radicales. Croyant constater que les citations de l'historien juif Flavius Josèphe contenues dans l'*Histoire de l'Arménie* ne dépendaient pas directement du texte grec original de cet auteur mais du *Yosippon*, considéré au Moyen Âge comme une œuvre écrite directement en hébreu après la chute du second temple mais qui est, en réalité, une compilation médiévale tardive[2], il en déduisit que Moïse de Khorène n'était pas, contrairement à ce qu'il prétend, un historien arménien du v[e] siècle, mais, comme il arrive souvent dans les littératures du Proche-Orient, un pseudépigraphe du IX[e] siècle[3].

D'autres savants européens arrivèrent, par des voies indépendantes, à la même hypothèse pseudépigraphique. Le cas le plus instructif est peut-être celui de l'Allemand A. von Gutschmid, qui écrivit en 1876 un article sur la « crédibilité » de Moïse de Khorène[4], où il essayait de montrer comment son *Histoire de l'Arménie* avait été écrite à la fin du v[e] siècle pour prémunir l'Église contre le mazdéisme et les menaces d'hérésie nestorienne venues de Perse en réconciliant le christianisme avec les légendes et les traditions

1. *Ibid.*, p. XX.
2. YERUSHALMI 1984, p. 51.
3. Cité par GUTSCHMID 1892, p. 286. CARRIÈRE (1895, p. 375) releva également des anomalies dans les emprunts de Moïse de Khorène à Flavius Josèphe et crut pouvoir en déduire que Moïse n'avait connu le *Bellum Iudaïcum* que par une traduction arménienne faite sur une version syriaque. La mort l'empêcha de le démontrer.
4. GUTSCHMID 1892, p. 282-331.

nationales[1]. Sept ans plus tard, en 1883, le même savant, ayant poursuivi son étude, relevait de tels anachronismes qu'il concluait que le véritable auteur de l'ouvrage « n'était pas le célèbre traducteur du v^e^ siècle, mais un Arménien écrivant sous son masque dans les années 634-642[2] ».

En 1893, le Français A. Carrière crut pouvoir montrer à son tour que Moïse utilisait des sources largement postérieures au v^e^ siècle[3]. Il en conclut que l'*Histoire de l'Arménie* avait été composée entre les premières années du VIII^e^ et le début du X^e^ siècle[4]. Les parallèles allégués pour sa démonstration étaient si frappants que, malgré l'énorme émotion (et souvent même l'indignation véhémente) que ces théories iconoclastes suscitèrent parmi les lettrés et les ecclésiastiques arméniens, plusieurs d'entre eux, à quelques nuances près, s'y rallièrent définitivement. Citons par exemple d'éminents philologues et historiens comme G. Têr Mkerttʻchian, G. Khalatʻiantʻs ou Y. Manandian[5].

D'autres résistèrent vigoureusement. Tandis qu'en 1901-1902, le Britannique F. C. Conybeare[6] tentait de démontrer que tous les textes postérieurs au v^e^ siècle et parallèles à Moïse de Khorène devaient être considérés non pas comme les sources de son *Histoire*, mais comme dérivés de cette *Histoire* elle-même ou de sources communes, le R.P. Léonce Alichan, savant arméniste de Venise, conservait, encadré sur le mur de sa cellule, un fragment de l'*Histoire de l'Arménie* copié sur un manuscrit du X^e^ siècle, pour le jour où quelque audacieux philologue européen parviendrait à rajeunir Moïse d'encore un siècle ou deux[7] !

Toujours aussi vif aujourd'hui qu'au début du siècle, le débat sur la date de l'historien se résoudra sans doute plus

1. *Ibid.*, p. 326-327.
2. *Ibid.*, p. 335.
3. CARRIÈRE 1893 et 1894.
4. CARRIÈRE 1895, p. 358.
5. MAHÉ 1991.
6. CONYBEARE 1901 et 1902. Il y avait eu auparavant, dans le même sens, les articles de N. BIOUZANDATʻSI in *Mechak* 1898-1899 (cf. MINASSIAN 1991, p. 147-185).
7. CONYBEARE 1901, p. 492. TRAINA vient de publier (1991) un essai qui soutient la datation de Moïse au v^e^ siècle.

aisément quand on aura mieux fixé la chronologie de la littérature et des traductions arméniennes médiévales. Mais, tandis que l'autorité de Moïse souffrait, apparemment, de sa confrontation avec les sources littéraires, elle devait au contraire rencontrer des confirmations éclatantes grâce aux progrès de l'ethnographie et de l'archéologie.

5. ETHNOGRAPHIE ET TRADITIONS ORALES

En 1850, M. Émine, professeur à l'Institut Lazareff de Moscou, fut le premier à relever[1] et à analyser les termes spéciaux par lesquels Moïse fait allusion aux sources orales de son *Histoire*, tels que *vêp*, « geste épique ou romanesque » ; *vipasan*, « récitant de *vêp* » ; *zrouïtʿs*, « récit », souvent qualifié d'« ancien » (*hin*) ou de « non écrit (*angir*) ; *erg*, « chant », éventuellement « récité en cadence » (*tʿeveliatʿs*) ou accompagné à la « lyre » (*pʿandirn*) ; *gousan(akan)*, « chanteur, aède », etc.[2]. Diffusées en France et en Europe par les travaux d'E. Dulaurier[3], les intuitions de M. Émine furent magnifiquement confirmées entre 1874 et 1884 par les découvertes ethnographiques de G. Servandztiantʿs[4].

Chargé de différentes missions dans les campagnes d'Arménie occidentale, cet ecclésiastique en profita pour noter les proverbes, récits et légendes circulant parmi les habitants de ces contrées. C'est ainsi qu'il rencontra des villageois illettrés qui lui parlaient familièrement des héros de Moïse de Khorène, Bêl[5], Ara[6] ou Chamiram[7], et lui montraient les lieux où l'action s'était déroulée ! Comme il était exclu, dans l'état d'isolement culturel où se trouvaient alors les campagnes arméniennes, que ces narrateurs eussent eu,

1. ÉMINE 1850.
2. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 11 ; cf. MALKHASSIAN, p. 362, n. 5, et *infra*, I, 30, n. 7.
3. DULAURIER 1852.
4. SERVANDZTIANTʿS 1978 et 1982.
5. ID. 1978, p. 50-52, 78-83, 374.
6. *Ibid.*, p. 227.
7. *Ibid.*, p. 76, 78, 179, 226-229, 381, 384, 387, 388.

même indirectement, contact avec le texte écrit de l'*Histoire de l'Arménie*, il fallait bien en conclure que les antiques traditions orales auxquelles Moïse s'était référé dans son œuvre étaient restées vivantes jusqu'au seuil du XX^e siècle.

Ce fut le mérite de plusieurs savants, particulièrement, au début de ce siècle, de M. Abełian[1], que de reconstituer et d'élucider les cycles épiques ou narratifs sur lesquels reposait l'*Histoire* de Moïse de Khorène, qui fut ainsi authentifiée comme la mémoire collective de la nation arménienne.

6. CONFIRMATIONS ARCHÉOLOGIQUES

D'autres confirmations non moins brillantes devaient venir de l'archéologie. L'orientaliste J. A. Saint-Martin, qui avait consacré en 1823 une étude à la vie et aux écrits de Moïse de Khorène[2], demeurait fasciné par la description de l'extraordinaire cité que, selon l'*Histoire de l'Arménie* (I, 16), Chamiram (c'est-à-dire Sémiramis) avait édifiée, après la mort d'Ara, sur les rives du lac Salé (c'est-à-dire du lac de Van). Il incita la Société asiatique de Paris et le gouvernement français à subventionner quiconque se proposerait pour explorer ce site.

Un jeune professeur allemand de Giessen, Friedrich Eduard Schulz, accepta cette mission et partit pour la Turquie en 1827, en pleine guerre russo-persane. Atteignant Van sans encombre, il se hissa le long de la falaise en dessous de la citadelle pour relever les inscriptions cunéiformes gravées dans le roc, qu'il copia sur quarante-deux documents scrupuleusement envoyés à la Société asiatique. S'apprêtant

1. ABEŁIAN 1966 (t. 1) et 1968 (t. 3). Le premier volume reprend et amplifie en 1935 des travaux publiés de 1899 à 1908 : il ne put être publié que vingt-deux ans après la mort de l'auteur. Entre-temps, celui-ci avait pu présenter un aperçu plus bref de ses travaux dans le cadre d'une *Histoire de la littérature arménienne ancienne*, parue pour la première fois l'année de sa mort, en 1944, et rééditée en 1968.

2. SAINT-MARTIN 1823, qui se contente de résumer et de traduire les données autobiographiques contenues dans l'*Histoire de l'Arménie* et y ajoute les titres des écrits attribués à Moïse de Khorène.

à rentrer en 1829, l'explorateur fut assassiné par des brigands à l'est du lac de Van[1]. Parvenues à Paris, les copies de F. E. Schulz restèrent longtemps à l'abandon parce que personne n'était en mesure de déchiffrer les textes ourartiens. On se décida pourtant à les publier en fac-similé dans le *Journal asiatique* de 1840[2].

Cependant, quoique de nombreuses fouilles, malheureusement peu méthodiques, effectuées par les Britanniques sur le site de Van eussent permis d'accumuler les trouvailles archéologiques, la langue des inscriptions demeura pratiquement indéchiffrable jusqu'aux travaux d'A. H. Sayce, publiés de 1882 à 1932 dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. Ne disposant pas d'inscriptions bilingues, ce savant forma l'hypothèse que la phraséologie des textes ourartiens devait être à peu près parallèle à celle des inscriptions royales assyriennes, que l'on avait pu déchiffrer[3]. Mise en œuvre par lui-même et par d'autres linguistes, la méthode d'A. H. Sayce permit de déchiffrer l'ourartien et d'établir sa parenté avec le hourrite, parlé à l'est de l'Asie Mineure au moins depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ[4].

On découvrit ainsi que, s'il avait effectivement existé, au IXe siècle avant Jésus-Christ, une reine Chammour-Amat (812-803), un peu plus récente que le roi d'Ourartou Aramé ou Aramou (880-844)[5], qui pourrait bien correspondre à la Chamiram de Moïse de Khorène, amoureuse du bel Ara, on ne saurait affirmer qu'elle ait jamais envahi le plateau arménien, ni surtout construit l'aqueduc et la forteresse que l'*Histoire de l'Arménie* et les traditions locales s'accordent à lui attribuer. En réalité, les inscriptions révélèrent que le fameux « canal de Chamiram » dans le Hayot'с Dzor avait été aménagé par le roi d'Ourartou Ménoua (810-781), qui avait vaincu Chammour-Amat[6].

Beaucoup d'autres découvertes archéologiques, notam-

1. LANG 1970, p. 87.
2. SCHULZ 1840.
3. LANG 1970, p. 87-88. Sur le déchiffrement des inscriptions ourartiennes, cf. MELIKICHVILI 1971, p. 12-17.
4. DIAKONOFF 1984, p. 20-21.
5. LANG 1970, p. 85-86.
6. PIOTROVSKY 1969, p. 16.

ment celles d'Érébouni et de Teïchébani, en République d'Arménie[1], ont permis, depuis, de mieux connaître l'histoire et la civilisation d'Ourartou, mais la confrontation du texte de l'*Histoire de l'Arménie* aux données épigraphiques ourartiennes reste toujours d'une importance majeure, en sorte que Moïse de Khorène n'est pas seulement à l'origine de la découverte de cette antique civilisation, mais continue d'offrir des clefs et des indices essentiels pour la recherche[2].

Cependant, l'intérêt de notre chroniqueur n'est pas moindre pour l'archéologie des époques ultérieures. Des inscriptions grecques découvertes à Armavir en 1911 et 1927 ont permis à l'historien Y. Manandian[3] de confirmer le transfert signalé par Moïse (II, 37-38) de la résidence royale d'Armavir à Ervandachat au temps du dernier Orontide, Oronte III (IV) (212-200)[4], que l'*Histoire de l'Arménie* nomme Ervand, ainsi que l'existence, à Armavir, des sanctuaires du Soleil et de la Lune — Apollon et Artémis — et des arbres prophétiques mentionnés dans la chronique. Cette confirmation était d'autant plus remarquable que certain critique soupçonneux — en l'espèce G. Khalat'iant's — avait supposé que ce transfert de capitale était pure invention de Moïse[5].

De même, comme le pressentait Y. Manandian[6], la localisation de la ville d'Artachat (ou Artaxata) au confluent de l'Araxe et du Metsamaur, telle qu'elle est indiquée par l'*Histoire de l'Arménie* (II, 49), a été entièrement vérifiée par les fouilles actuellement en cours sur le site de Khor Virap[7]. À propos du même roi Artachês (c'est-à-dire Artaxias I^er^, 188-161)[8], Moïse décrit les bornes qu'il fit établir pour délimiter les territoires des villages (II, 56). De telles bornes ont été retrouvées près de Tat'ev[9], en 1964, complétant les

1. *Ibid.*, p. 37.
2. Sargsian 1991.
3. Manandian 1965, p. 38.
4. Toumanoff 1990, p. 395 ; incertitude sur le rang d'Oronte.
5. Khalat'iant's 1896, p. 215-216.
6. Manandian 1965, p. 45.
7. Arak'élian 1984, p. 368.
8. Toumanoff 1990, p. 95.
9. Périkhanian 1966.

données d'inscriptions analogues découvertes dans le bassin du lac Sévan[1].

L'inscription grecque retrouvée à Garni[2] confirme enfin l'aménagement du site par un roi Arsacide, nommé Trdat, qui restaura la forteresse et y fit installer une résidence d'été pour une reine ou une princesse (II, 90).

L'ensemble de ces confirmations archéologiques du texte de Moïse de Khorène invite à la plus grande prudence face aux positions parfois trop négatives d'une critique des sources un peu trop sûre d'elle-même, comme on pouvait l'être au XIX[e] siècle. Sans aucun doute, malgré tous les anachronismes et les erreurs historiques qu'on y relève, l'*Histoire de l'Arménie* se révèle, bien au-delà de la construction ingénieuse de l'auteur qui l'a conçue, être un témoignage capital, profondément enraciné dans l'archéologie et dans la mémoire collective arméniennes. On pourrait même soutenir que certaines de ses erreurs ne font que confirmer davantage son authenticité, puisqu'elles sont caractéristiques des sources folkloriques auxquelles l'auteur les a directement puisées.

II. STRUCTURES NARRATIVES DE L'*HISTOIRE DE L'ARMÉNIE*

Mais il serait assez vain de prétendre procéder à une analyse critique visant à vérifier méthodiquement par des données documentaires chacun des innombrables faits allégués par l'*Histoire de l'Arménie* sans poser la question plus générale des intentions de l'auteur, de son attitude face au genre historique et à la réalité.

1. DUPONT-SOMMER 1948 : les deux inscriptions mentionnent les pêches aux carpes d'Artachês dans le lac Sévan.
2. RUSSELL 1987, p. 269-270.

1. HISTOIRE ET FABLE : MOÏSE ENTRE LA GRÈCE ET L'IRAN

Il est facile de constater que Moïse revendique pour son œuvre le titre d'Histoire (*patmout'ioun*), qui s'oppose au récit mythologique, à la fable ou à la légende (*araspel*), contraires à la vérité. À la différence du discours fabuleux, l'histoire ne s'intéresse qu'aux faits exacts et confirmés, dont elle donne un récit véridique (II, 70). L'une des dimensions essentielles de cette vérité est sa cohérence chronologique, car « sans chronologie, il ne peut y avoir d'histoire véridique » (II, 82). Là encore, l'histoire s'oppose à la mythologie, qui invoque « des périodes de temps infinies », comme, notamment, les auteurs païens qui dénaturent le récit biblique du Déluge en changeant le nom de Noé et en lui attribuant un caractère tout à fait légendaire (I, 4).

Mais, au-delà de ces différences formelles, l'opposition du mythe et de l'histoire reflète un affrontement entre deux univers culturels : l'hellénisme, désormais uni au christianisme, et la Perse sassanide, qui représente à elle seule le paganisme et la résistance à la vérité.

Comparant son commanditaire, Sahak Bagratouni, à Ptolémée II Philadelphe (308-246), qui fit traduire en grec les livres et les histoires de toutes les nations (I, 2) — dont la Bible, qui vient ainsi compléter, éventuellement confirmer, mais souvent aussi corriger (I, 4) l'historiographie profane, en lui donnant une véritable dimension universelle, à la mesure du monde et de l'humanité —, Moïse entend situer son histoire dans la même tradition hellénistique et n'en pas sortir. Il annonce d'avance qu'il ne veut connaître les « histoires » des Perses et des Chaldéens, qui contiennent tant de données utiles sur l'Arménie, que par les traductions qui en ont été faites en grec, par exemple celles du Chaldéen Bérose (I, 2) ou les récits de Polyhistor et d'Abydène (I, 4). Inutile de sortir du grec, même pour connaître les arts et les sciences des nations ; les Grecs ont tout traduit et tout assimilé : l'astrologie des Chaldéens, l'arithmétique des Phéniciens, la géométrie des Égyptiens et la musique des Thraces

(I, 2)[1]. C'est pourquoi la Grèce mérite bien d'être appelée mère et nourrice de toutes les sciences, qu'elle a soit enfantées elle-même, soit adoptées et ingénieusement développées (I, 2).

Mais l'adhésion de Moïse à l'hellénisme ne procède pas d'une simple raison de commodité ; c'est un véritable choix moral, intellectuel et méthodologique. À vrai dire on ne peut manquer d'être frappé par le mélange d'aversion déclarée et d'obscure attirance pour la Perse qui transparaît d'un bout à l'autre de l'*Histoire de l'Arménie*. Entendons-nous bien : ce sentiment ambivalent n'inclut pas l'Iran ou l'iranisme en général, mais spécifiquement la Perse. C'est ainsi, par exemple, que les Mèdes appartiennent à un passé lointain lié à la figure inquiétante d'Ajdahak (Astyage), fils de Kvakʿsarês (Cyaxare) (II, 22), qui s'oppose traîtreusement à Tigrane (II, 26-29) ; mais les menaces de ce passé sont depuis longtemps conjurées par la pacification qui suivit cet affrontement et l'installation de Mèdes sur les pentes du Masis (II, 30). En revanche, le meurtre, en 224, par l'usurpateur sassanide Artachir Ier, du dernier roi d'Iran arsacide Artavan (Artaban) V, appartenant à la même souche que les rois arsacides arméniens, fait figure, dans la tradition historiographique nationale à laquelle adhère Moïse, d'offense capitale des Perses contre les Parthes et de crime inexpiable dont l'honneur arménien exige vengeance et réparation. On comprend, dans ces conditions, que l'historien n'ait pas de mots assez forts pour exalter les Parthes et rabaisser les Perses.

C'est que la dynastie parthe des Arsacides ne représente pas seulement à ses yeux la dernière famille régnant sur l'Arménie, mais aussi, anachroniquement, l'origine de tous les souverains, depuis le début de l'histoire nationale. S'appuyant sur les promesses divines contenues dans le livre de la *Genèse*[2], Moïse voit dans les rois de son pays de vrais

1. Moïse de Khorène semble reprendre ici, sous une forme abrégée, une partie du chap. 17 des *Définitions* (David l'Invincible 1983, p. 133). Sur les arts du *quadrivium* en Arménie, cf. Mahé 1987, p. 173-176.

2. Gn 17, 6 et 16.

fils d'Abraham, descendant de Qétoura[1], fille du roi du désert (II, 1, 68)[2]. Sous la conduite de ces rois, les Parthes ont eu la gloire de vaincre Alexandre le Grand et de dominer tout l'Orient (I, 8 ; II, 1). C'est d'un sang parthe qu'est issu l'Apôtre de l'Arménie, saint Grigor l'Illuminateur, descendant du clan des Sourên Pahlav (II, 28, 68, 74), branche cadette des Arsacides. Même à la cour des Sassanides, c'est encore par un de ses parents Sourên Pahlav (ministre dirigeant toute l'administration civile) que le catholicos saint Sahak est accueilli (III, 64). Chaque fois que Moïse lit le mot « Parthe » chez Flavius Josèphe, il vibre de fierté et se croit fondé à inclure le passage dans son histoire nationale[3].

Au contraire, les Perses ne sont pas seulement les assassins d'Artavan, mais des ennemis malfaisants et impies, qui n'ont cessé d'importuner les Grecs et leurs alliés, les Arméniens (III, 5, 19). Quand les Byzantins sont forcés d'accepter un partage de l'Arménie en 384-387, le premier mouvement de tous les dynastes arméniens est de suivre le roi Archak III du côté grec de la frontière (III, 42). Ce n'est, selon Moïse, qu'après l'instauration du roi arsacide chrétien, Khosrov IV, qu'ils rejoindront le côté perse (III, 43)[4].

Mais la dépravation intellectuelle des Perses égale leur immoralité. On le voit bien à la stupidité des fables qu'ils composent par dizaines de milliers (II, 73). Ce ne sont que des mensonges ridicules et vains, comme le conte de Ṛostom Sagtchik, qui aurait eu la force de cent vingt éléphants. Moïse n'attribue une vigueur semblable à l'Arménien Tork' Angeḷ que pour céder à la demande de son interlocuteur princier, Sahak Bagratouni, et parce que ce héros était, effectivement, doté d'une force prodigieuse (II, 8). D'une façon générale, les fables ne sont admissibles que si, correctement interprétées par l'historien, elles viennent contribuer à l'établissement des faits, confirmer sur tel ou tel détail une relation cohérente des événements, ce qui est

1. Gn 25, 1-4 ; 1 Ch 1, 32-33.

2. Sur cette généalogie légendaire des Parthes, cf. CARRIÈRE 1893, p. 49-56.

3. Cf. *infra*, II, 16, n. 2.

4. Sur la chronologie, voir *infra*, p. 402-403 (III, 41, n. 1 ; 42, n. 6 ; 46, n. 6).

souvent le cas des fables arméniennes, par exemple celle de Chara, fils d'Aramaniak (I, 12), ou celle de Vahagn, fils de Tigrane (I, 31).

Au contraire, les fables des Perses sont obscènes, ridicules, absurdes, incohérentes et d'une imbécillité notoire. À la différence des fables grecques, policées et pleines de sens[1], dont on peut tirer allégoriquement[2] une leçon qui révèle la signification véritable des faits, elles sont complètement irrationnelles, et c'est une véritable gageure pour Moïse que d'accepter de les élucider, à la demande de son commanditaire. On notera qu'il tient à marquer symboliquement sa désapprobation en excluant de son Livre I, qui se termine par le témoignage d'Homère[3], considéré comme historique, tout le développement qu'il consacre aux fables perses.

Ainsi, l'option hellénophile de l'historien témoigne d'un choix réfléchi aux motivations multiples et complexes : aux raisons nationales et religieuses, s'ajoutent des raisons intellectuelles et méthodologiques très profondes. Ce qui est en jeu, c'est la vérité du discours, l'appréciation réelle et objective des faits, contre les charmes vénéneux et les contradictions inextricables de la mythologie païenne.

2. DÉCOR ET MISE EN SCÈNE

Cependant, cette profession d'hellénisme et d'objectivité suscite au moins deux questions. La première est de savoir dans quelle mesure Moïse, qui se pose en savant occupé nuit et jour à traduire, connaît véritablement le grec. Il est manifeste, par exemple, qu'il ne cite Bérose, Polyhistor et probablement Abydène que d'après la version arménienne de la

1. Cf. l'annexe au Livre I, non numérotée, « Extrait des fables des Perses », p. 153-155.
2. Cf. la conclusion de II, 30, où Moïse est fier d'avoir découvert le sens « allégorique » des fils du dragon habitant le Masis (présence de colons mèdes : *Mar* en arménien, homonyme du nom du serpent en perse).
3. Sur Zarmaïr et Priam (I, 32).

Chronique d'Eusèbe, et les philologues modernes ont souvent supposé, à la suite d'A. Carrière, qu'il ne connaîtrait aucun auteur grec de première main, mais uniquement par des traductions effectuées avant lui entre le v^e et le VII^e siècle[1]. Un des cas les moins bien expliqués, dans cette perspective qui supposerait que l'*Histoire de l'Arménie* n'est pas antérieure au VIII^e siècle, serait celui des nombreuses ressemblances entre Moïse et certaines chroniques byzantines, comme Jean Malalas ou la *Chronique pascale*, dont aucune traduction arménienne ne nous est parvenue ni n'est autrement attestée[2].

La seconde remarque est que, malgré son désir d'objectivité et le soin avec lequel il dispense les indications chronologiques tout au long de son œuvre, Moïse commet souvent d'énormes anachronismes et avoue parfois ouvertement son penchant personnel pour le rêve et le romanesque. Ainsi, en évoquant l'époque révolue des premiers monarques arméniens, il se laisse emporter par son sujet, presque sur le ton des regrets ou de la plainte lyrique : « Maintenant, je m'en vais énumérer nos grands hommes, surtout les rois, jusqu'à l'empire des Parthes, car ils me sont chers, ces descendants de nos monarques, comme des compatriotes du même sang que moi et des frères véritables. Comme il m'eût été doux, si le Sauveur était alors venu me racheter, d'entrer dans le monde en leur temps, de jouir de leur règne et d'échapper aux dangers de l'époque présente ! Mais depuis longtemps ce sort heureux ou peut-être cette fortune a fui loin de nous ! » (I, 22).

Dialogue de l'historien et de son commanditaire

Nous sommes ici à l'opposé du détachement objectif de l'historien. Mais ce n'est pas exceptionnel. Ce genre de

1. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 20-22.
2. Cf. *infra*, p. 72. TRAINA (1991, p. 79) suppose que Moïse a connu l'œuvre de Domninos (v^e siècle), source possible de ces auteurs. D'autres cas douteux peuvent se présenter pour des citations fragmentaires (par ex. I, 5, 6) ou des allusions plus fugitives à des auteurs comme Homère (I, 32) ou Diodore (III, 1), etc.

confidences fait en réalité partie du décor, de la mise en scène dont Moïse a pris soin d'encadrer le récit historique d'un bout à l'autre de son œuvre. L'*Histoire de l'Arménie* s'ouvre ainsi par une épître à Sahak Bagratouni, commanditaire de l'entreprise (I, 1). Il ne s'agit pas là d'une simple lettre de dédicace, qui laisserait place ensuite à une froide relation des faits, indépendante de l'historien et de son interlocuteur. L'un et l'autre restent présents en marge des événements passés qui se déroulent sous leurs yeux et qu'ils commentent à l'occasion.

D'une façon formelle, la présence prolongée de Sahak Bagratouni est soulignée par les propos qui lui sont directement adressés au début et à la fin de chaque livre. À l'épître initiale du Livre I, où Moïse félicite le prince de lui avoir commandé un ouvrage si propice à sa gloire et si utile à la postérité, répond un chapitre de conclusion (I, 32), où l'historien se demande comment il pourra concilier les deux exigences qui lui ont été posées, d'exhaustivité et de concision élégante à la façon de Platon. Suit une digression sur les fables des Perses écrite à la demande expresse de son interlocuteur, à qui il s'adresse à nouveau directement au début du livre suivant : « Je vais maintenant, en composant ce deuxième livre, *te* raconter les événements particuliers à notre pays, depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui du saint et vaillant Tṛdat le Grand » (II, 1).

À la fin de ce Livre II, Moïse s'adresse, au-delà de la personne du prince, à l'ensemble de sa nation : « Fils d'Aram, jusqu'à quand aurez-vous le cœur aussi épais ? Pourquoi aimez-vous l'ineptie et l'impiété ? » (II, 92). Suit une série d'invectives et de regrets sur la mort du roi Tṛdat, qui annoncent déjà le chant de deuil servant de conclusion au dernier livre. Celui-ci commence encore par une requête directe à Sahak Bagratouni : « Épargne-nous les blâmes et les reproches. Car voici que nous allons te raconter sans défaut tout ce qui s'est passé de notre temps ou même un peu avant, en composant ce troisième livre, depuis saint Tṛdat jusqu'au moment où cessa le règne de la famille des Archakouni et le suprême sacerdoce des descendants de saint Grigor » (III, 1). De même, à la fin du récit, avant d'évoquer la mort de Sahak et de Mesrop, Moïse s'adresse

une dernière fois à son interlocuteur princier pour s'excuser de ne pas rapporter littéralement tout ce que saint Sahak a dit aux Perses, en alléguant la hâte qu'il a de finir et d'accomplir au plus tôt les vœux de son commanditaire, que son haut rang, dit-il, ne met pas à l'abri des vicissitudes humaines (III, 65)[1].

Mais le dialogue de l'historien et de son protecteur ne se limite pas à encadrer et à souligner, pour ainsi dire de l'extérieur, les grandes divisions de l'ouvrage. Il accompagne aussi la progression interne du récit. En intitulant son premier livre « Généalogie de l'Arménie Majeure », Moïse n'accomplit pas seulement le projet, bien naturel de la part d'un chroniqueur médiéval chrétien, de prolonger dans le temps et dans l'espace les généalogies du premier livre de la Bible — précisément appelé *Genèse* (en arménien *Tsẹnẹndot's*, c'est-à-dire « Livre des naissances ou des générations ») —, mais aussi le désir ancré en tout aristocrate de connaître l'origine de ses ancêtres.

C'est bien ce qu'il souligne en s'adressant au prince, qu'il loue d'avoir souhaité connaître l'histoire des familles et des clans dynastiques, « qui descend de qui, ce que chacun d'entre eux a accompli, quelles lignées, parmi celles qui se sont divisées, sont proprement de notre nation, et celles qui, faites d'étrangers, se sont intégrées à nous [...] À cela, je ne répondrai qu'une seule chose : " Aurais-je donc à ma portée un livre ", comme il est dit dans Job[2], c'est-à-dire une histoire du pays de tes pères, grâce à quoi, à l'instar des chroniqueurs hébreux, je pourrais faire descendre infailliblement des généalogies depuis le sommet jusqu'à toi ou, en commençant par toi et les autres de ta famille, remonter jusqu'à l'origine ? » (I, 3).

Abordant par la Bible cette difficile recherche généalogique, l'historien sollicite ensuite l'attention de son interlocuteur (I, 5) pour établir les lignées parallèles des trois fils de Noé, puis il l'invite à rendre grâce à ses veilles et à ses efforts (I, 6), à la sincérité de son projet et à la vérité de ses recherches. Il écourte enfin son récit sur les générations

1. S'agirait-il d'une prédiction *post eventum* de la mort tragique de Sahak Bagratouni, tué au combat en 482 ?
2. Jb 37, 20.

postdiluviennes en prétextant son désir d'arriver au plus vite à la relation historique que Sahak lui a demandée (II, 7).

Moïse écrivain de cour

Même quand il ne s'adresse pas formellement à son commanditaire, Moïse n'oublie jamais les oreilles princières qui l'écoutent[1]. Parmi les nombreuses précisions qu'il donne sur les différentes familles dynastiques de la noblesse arménienne, se détache l'histoire romanesque des Bagratouni, ancêtres de son protecteur. Le premier d'entre eux, Chambatᶜ (d'où Sembat), aurait fait partie des fils d'Abraham déportés à Babylone[2] et aurait été établi en Arménie avec grand honneur par le roi Hratᶜchia (I, 22). Son descendant, Chambat Bagarat, aurait été anobli par le premier roi parthe Valarchak, avec le titre héréditaire de « couronneur du roi », puis de « maître de la cavalerie[3] ».

Fidèles à la filiation d'Abraham, le Père de la foi, les Bagratouni auraient constamment refusé l'idolâtrie. Ainsi Asoud Bagratouni aurait eu la langue coupée et aurait été privé de son commandement militaire pour avoir outragé les idoles érigées par Tigrane II (II, 14). Énanos Bagratouni aurait délivré Hyrcan, grand prêtre d'Israël, et n'aurait accepté de renier sa foi que pour éviter le martyre à ses deux fils, Sapᶜatia et Azaria (II, 24). Néanmoins, c'est Toubia (Tobie) Bagratouni, resté fidèle au Dieu de ses pères, qui aurait accueilli chez lui à Édesse saint Thaddée, envoyé par l'apôtre Thomas pour prêcher l'Évangile (II, 33). Il aurait été ainsi le premier chrétien d'Arménie, après le saint roi Abgar, qui avait cru, du vivant même du Christ. Plus tard, à la veille de la conversion officielle du pays par saint Grigor, la famille des Bagratouni aurait, très passagèrement, versé dans le paganisme, échangeant ses noms juifs contre des noms profanes (II, 63). Cependant, Sembat Bagratouni fait

1. Moïse mentionne parfois des lecteurs (cf. II, 59), mais jamais des auditeurs. Cela ne veut pas dire qu'il interdise les lectures publiques de son œuvre.
2. Cf. I, 22, n. 9.
3. En arménien *tᶜagadir* et *aspet* (II, 3, 8).

partie de l'entourage du roi Tẹrdat, où se distingue aussi le sage Auta, défiant à l'égard des idoles, avant même de connaître la vraie foi[1].

Contrastant avec cette épopée dynastique, aussi ancienne qu'édifiante, les informations données par Moïse sur l'origine des Mamikonian, grands rivaux de ses maîtres Bagratouni, visent manifestement à rabaisser, voire à discréditer cette illustre famille. Réinterprétant une tradition légendaire déjà constituée au v[e] siècle[2], il en fait des immigrants asiatiques, arrivés du pays des Tchèn — en quoi il reconnaît non pas une région du Caucase, mais la Chine[3] — à une époque très récente[4], à la faveur des troubles qui auraient marqué le règne de l'usurpateur sassanide Artachir I[er] (224-240). Ils auraient acquis leur fortune et leurs domaines d'une façon scandaleuse en massacrant traîtreusement les princes Sẹḷkouni (II, 84), en calomniant l'Arsacide Gẹnêl (III, 22), et n'auraient atteint, fort laborieusement, le cinquième rang dans la noblesse du royaume qu'à la faveur du

1. Cf. II, 82, 83. La présentation des événements par Moïse fait bon marché du rôle de Tigrane IV dans les persécutions de Dioclétien.

2. *Buzandaran* 1989 (v, 4, 37); *Histoire primitive* 1978, p. 367-368. En réalité, cf. TOUMANOFF 1963, p. 209-211 (origine géorgienne).

3. Les Mamikonian eux-mêmes semblent avoir revendiqué une lointaine ascendance chinoise et le titre royal de *Tchenbakour*. En réalité, les Tchèn, qui étaient leurs ancêtres, n'étaient probablement pas des Chinois, mais peut-être des K'ouchan ou, plus vraisemblablement, des Tzan du Nord-Ouest arménien (Tchaniouk' du Pont : II, 76). En II, 81, Moïse ajoute un coloris exotique aux récits concernant l'origine des Mamikonian en les ornant de détails qu'on retrouve dans la description de la Chine proposée par Anania Chirakat'si.

4. La plus ancienne mention d'un Mamikonian dans l'histoire arménienne est celle de Mancaeus, défenseur de Tigranocerte en 69 av. J.-C. (TOUMANOFF 1963, p. 209). Mais leur présence en Arménie est certainement bien antérieure. Le récit de Moïse sur l'origine des Mamikonian, dont il situe l'arrivée en Arménie au début du règne de Chapouh, successeur d'Artachir, fils de Sasan (cf. II, 81), s'inspire de sources assez proches de l'*Histoire primitive* (p. 367 s.). Mais le texte de cette dernière a peut-être été remanié car, après avoir déclaré que les Mamikonian sont arrivés sous Artavan et Khosrov, l'auteur se réfère au récit d'un ambassadeur venu de Chine à cette époque et rejetant cette arrivée dans un passé indéterminé. Le *Buzandaran* (v, 37) laisse entrevoir que la source de l'*Histoire primitive* réinterprète comme un témoignage sur l'immigration des premiers Mamikonian (Mamik et Konak) le retour de captivité de Manvêl et Koms Mamikonian sous Chapouh.

mariage de Hamazasp Mamikonian avec Sahakanouïch, fille du catholicos Sahak le Grand (III, 51)[1].

C'est, on s'en doute, une présentation fort tendancieuse, qui ne s'accorde guère avec le rôle considérable que les Mamikonian, détenteurs à titre héréditaire de la charge de général en chef (*sparapet*) d'Arménie, ont constamment joué du IVe au VIIIe siècle, inspirant la quasi-totalité de l'historiographie arménienne classique[2]. Manifestement, chacune des pointes polémiques dirigées contre la réputation de cette dynastie prolonge le dialogue de Moïse avec son commanditaire Bagratouni, sans qu'il soit besoin de le souligner par une adresse directe à l'interlocuteur.

Mais la présence de celui-ci est encore manifeste lorsque l'historien évoque l'organisation du royaume et des principaux offices de la cour, au début de son Livre II, en annonçant : « Voici un grand chapitre, tout rempli de sûres données historiques, et digne de la plus élégante et de la plus complète exposition » (II, 7-8). Ce n'est pas un hasard si le chapitre en question, consacré à la description d'un cérémonial nobiliaire où les Bagratouni sont nommés en premier lieu après le roi, est le plus étendu de toute l'*Histoire de l'Arménie*. À vrai dire, sa longueur a même paru anormale à certains copistes médiévaux, qui l'ont divisé en deux, tandis que d'autres manuscrits en ont préservé l'unité primitive[3].

Autre indice d'un auditoire aristocratique : le récit abonde en scènes de bataille où les Bagratouni jouent souvent un rôle éminent, comme le vaillant Sembat, fils de Biourat et tuteur du roi Artachês (II, 46, 52). Pour souligner le caractère princier de ces évocations, on observera que, parmi les premiers sujets profanes attestés dans l'art pictural arménien[4], figurent les scènes de cour peintes sur les murs du palais de Gagik Artsrouni (879-943), où le monarque s'était fait représenter trônant parmi des serviteurs, des danseuses et des musiciens, avec des scènes de

1. Cf. TOUMANOFF 1963, p. 244-252.
2. Cf. *Buzandaran* 1989, p. 385 (*s.v. Mamikonian*).
3. MOÏSE DE KHORÈNE 1906, p. IX-XI : les chap. 7-8 du Livre II sont joints dans les manuscrits du groupe A, et séparés dans ceux du groupe T, qui innove sur ce point, suivi par le groupe X.
4. DER NERSESSIAN 1973, p. 703.

combats singuliers et des décors d'animaux sauvages[1]. Viennent ensuite les illustrations du *Roman d'Alexandre*, dont Moïse fait grand usage d'un bout à l'autre de son *Histoire*, et qui semblent être étroitement liées aux premières images de bataille dans les manuscrits d'historiens arméniens[2].

À la recherche de livres introuvables

Conversant avec son interlocuteur princier, Moïse se réfère souvent à ses sources. Par exemple, il lui explique comment se procurer l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, « que notre bienheureux docteur Machtotʿs fit traduire en arménien. Fais rechercher ce livre dans le canton de Gélarkʿouni, en Siounikʿ, et tu trouveras, dans le Livre I, chapitre 13, l'attestation qu'il y a dans les archives d'Édesse tous les actes de nos premiers rois » (II, 10). Pour une période plus récente, il le renvoie souvent au livre d'Agathange — auteur pseudépigraphe du milieu du v^e siècle qui prétend relater d'après des souvenirs personnels l'histoire du roi Terdat et de Grigor l'Illuminateur[3] — : « Tout cela, dit-il fréquemment à Sahak, t'est déjà indiqué par Agathange[4]. »

Ces renvois font également partie d'une mise en scène habilement élaborée. Tantôt Moïse pose complaisamment en vieux savant entouré de ses livres, écrivant fiévreusement sans sortir de son cabinet (III, 65), tantôt il convie son lecteur à une véritable chasse au trésor. Comment retrouver, en effet, la trace du passé lointain de l'Arménie, quand, par une négligence et un dédain de l'étude bien peu philosophiques, les anciens rois arméniens ont omis de noter sur le vif tant de hauts faits, tant d'actes de vaillance ? C'est donc aux écrits étrangers qu'il va falloir recourir et, bien que Moïse mentionne l'existence, en Arménie même, d'« une foule de livres et de récits sur les villages et les cantons, sur chaque maison princière prise en particulier et, pour l'ensemble d'entre elles, sur leurs affrontements et

1. Tʿovma Artsrouni 1985, p. 357-358.
2. Der Nersessian 1973, p. 701.
3. Agathange 1976, p. xxiv-xxvi.
4. II, 74, 79, 80, 83, 86.

leurs alliances » (I, 3), c'est à une source apparemment plus exotique qu'il se réfère, le savant syrien Mar Abas Catina, à propos de qui il nous conte un petit épisode romanesque (I, 8-9).

Nous voici transportés à l'époque lointaine (vers 150 av. J.-C.) du roi parthe Archak le Grand, qui, s'étant rendu maître de tout l'Orient, établit son frère Vaḷarchak à Nisibe, à la tête d'un vaste royaume incluant l'Arménie. Celui-ci, désirant savoir, en souverain véritablement éclairé, qui étaient les hommes qui avaient régné avant lui, charge Mar Abas Catina, qui était « versé dans les lettres chaldéennes et grecques », d'explorer les archives royales de son aîné, déposées à Ninive. Le savant finit par découvrir un livre d'une vénérable antiquité, « traduit du chaldéen en grec sur ordre d'Alexandre le Grand » et qui « contient les histoires des Anciens et des ancêtres dès l'origine ». Mar Abas en tire tout ce qui concerne l'Arménie et le rapporte à Vaḷarchak « en lettres grecques et syriaques » (ou assyriennes). Le roi est tellement satisfait qu'il en fait graver une partie sur une stèle et conserve précieusement la copie de Mar Abas dans ses archives. Citant alors le début du livre (I, 9), Moïse entreprend de le résumer et de le commenter petit à petit, confrontant chaque épisode avec « les récits non écrits ».

Beaucoup d'autres livres ou documents d'archives plus ou moins mystérieux apparaissent ainsi dans l'*Histoire de l'Arménie* : les archives d'Édesse, provenant de Nisibe et de Sinope dans le Pont, et que Moïse déclare avoir vues de ses propres yeux (II, 10). Pour tenter de montrer, contre toute vraisemblance chronologique, que le roi d'Arménie Artachês (IIe siècle av. J.-C.) fit Crésus (VIe siècle av. J.-C.) prisonnier, l'historien cite fragmentairement le témoignage d'auteurs grecs extrêmement rares : Phlégonios, mentionné dans la *Chronique* d'Eusèbe, mais aussi Polycrate, Évagore et Scamandros (II, 13). Sur les actes des rois arméniens, il allègue une traduction, par Bardésane d'Édesse, de l'*Histoire des temples* d'Ani, que l'interprète aurait prolongée jusqu'à son époque (II, 66). Les persécutions de Khosrov contre les chrétiens auraient été relatées dans une chronique spéciale par Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce (II, 75).

Quant aux fables sur les Pahlavik, rapidement résumées par Moïse, il les connaîtrait par une *Histoire des premiers rois*, dont la transmission donne lieu à un récit particulièrement compliqué. Écrite par un certain Barsouma, que les Perses appellent Ṛatsohoun (« le Véridique »), cette histoire aurait été traduite en grec par un nommé Khoṛohbout, scribe du roi perse Chapouh, qui fut fait prisonnier par Julien l'Apostat et se convertit au christianisme sous Jovien, en recevant le nom d'Éléazar. Durant sa captivité, il aurait écrit les *Actes de Chapouh et Julien* et traduit l'œuvre de son compagnon d'infortune, Barsouma (II, 70).

Outre ces livres rares, Moïse prétend citer également de nombreuses correspondances : celles d'Archak et de Vaḷarchak (I, 9), d'Ajdahak et de Tigrane (I, 28), d'Abgar avec le Christ, Tibère, Nerseh et Artachês (II, 31-33), des Arméniens et de Constance (III, 5), de Julien et de Tiran (III, 15), de Chapouh et de Tiran (17), de Valentinien et d'Archak (19), d'Archak et de Gẹnêl (23), de Chapouh et des habitants de Tigranakert (26), d'Archak et de Valens (29), d'Archak et d'Alanaozan Pahlavik (34), de Chapouh et des princes arméniens (42), des princes arméniens et de Khosrov (48), d'Artachir et de Vẹramchapouh (51), de Sahak avec Théodose, Atticos et Anatole (57), sans compter tous les échanges de messages verbaux.

Information bibliographique ou fiction narrative ?

Nous entendons bien qu'un historien peut légitimement, et même doit, dans la mesure du possible, indiquer les sources et préciser les circonstances dans lesquelles il rédige son œuvre. Quant au fait d'alléguer de nombreux échanges épistolaires, même si ceux-ci n'ont pas vraiment eu lieu, ou si les lettres sont recomposées, comme cela est probablement le cas pour la plupart de celles que Moïse prétend citer[1], c'est assurément un procédé littéraire couramment admis dans l'Antiquité par les historiens grecs et latins, et

1. ADJARIAN 1968, p. 202 sq., à propos de la correspondance que Moïse attribue (III, 57) au catholicos Sahak le Parthe : « L'historien a reconstitué [ces lettres] de lui-même, hypothétiquement. »

dont la mise en évidence ne saurait, en elle-même, compromettre le caractère historique de l'œuvre du chroniqueur arménien.

Néanmoins, l'ensemble des observations que nous venons de faire sur la présentation du récit de Moïse de Khorène va bien au-delà des explications habituelles d'un auteur antique ou médiéval sur l'origine de sa documentation. En dialoguant avec Sahak Bagratouni et en guettant souvent les réactions de son interlocuteur princier, en exprimant ses propres sentiments de nostalgie ou de délectation, de tristesse ou d'indignation en face des événements passés qu'il relate, en détaillant toutes les vicissitudes des sources qui sont parvenues jusqu'à lui, Moïse finit par créer un véritable cadre narratif, un décor dans lequel vient s'enchâsser le récit historique.

Au lieu de s'effacer derrière ce dernier pour en faire l'objet absolu et exclusif de son œuvre, il ramène subtilement notre attention sur lui-même, son protecteur, son travail historique et littéraire. En se mettant lui-même en scène en même temps que son *Histoire*, il obtient un effet analogue à celui des auteurs dramatiques qui représentent un théâtre à l'intérieur du théâtre ou insèrent, dans les propos de leurs personnages, des adresses directes au public ou aux machinistes, comme pour relativiser l'action, pour rappeler que la représentation ne peut avoir lieu sans une sorte d'accord tacite entre le dramaturge et les spectateurs. Ainsi, le cadre narratif que Moïse bâtit autour de son *Histoire* en relativise l'historicité. Car, ordinairement, un tel cadre ressortit moins au genre historique en lui-même qu'à la fiction romanesque.

Le récit de la découverte du livre de Mar Abas est, à cet égard, tout à fait caractéristique. Il rejoint un type de fiction littéraire déjà illustré par les contes égyptiens et particulièrement fréquent dans les discours hellénistiques de révélation[1]. Tous les accessoires habituels à ce genre de récit sont ici réunis : commanditaires royaux, archives d'une antiquité

1. Cf. FESTUGIÈRE 1950, p. 319-324. Systématiquement cultivées par Moïse, ces fictions romanesques sont quasiment une loi du genre hellénistique d'historiographie orientale (*Babyloniaca* de Bérose, *Histoire égyptienne* de Manéthon, *Histoire phénicienne* de Philon le Byblos, *Antiquitates Iudaïcae*

prestigieuse, caractères exotiques et mystérieux — en l'occurrence chaldéens —, stèles gravées, trésors, etc. Moïse ne cache pas son intérêt pour ce genre de fictions en citant (I, 4) la légende rapportée par Flavius Josèphe, selon laquelle Énos aurait gravé les révélations de Seth sur deux stèles, l'une en brique et l'autre en pierre, pour protéger le texte contre l'éventualité d'un déluge d'eau ou d'un déluge de feu[1]. D'autre part, l'usage que l'auteur fait dans son *Histoire* du genre épistolaire le rapproche beaucoup plus du *Roman d'Alexandre*, dont la traduction arménienne du Ve siècle[2] lui a été quelquefois attribuée, que de n'importe quel autre chroniqueur arménien médiéval[3].

3. L'*HISTOIRE DE L'ARMÉNIE* SOUS FORME DE PARADOXE BORGÉSIEN ?

On ne saurait donc nier que l'*Histoire de l'Arménie* comporte certains traits qui s'apparentent à la fiction romanesque plutôt qu'au récit historique. Mais quelle peut être au juste l'étendue de cette fiction ? Se limite-t-elle à certains aspects, somme toute accessoires, du cadre narratif, qui n'affectent pas le contenu historique de l'œuvre, ou, au contraire, celui-ci est-il étroitement conditionné par ces données fictives ? Qu'on nous permette d'user ici d'une analogie délibérément excessive, anachronique et paradoxale, mais qui aura l'avantage de bien faire ressortir la nature du problème.

de Flavius Josèphe, etc.), que l'historien arménien a pu connaître fragmentairement par Eusèbe.

1. Cf. Flavius Josèphe, *Antiquitates Iudaïcae* (1, 2, 3), que, semble-t-il, Moïse connaîtrait indirectement (par des extraits de Jules l'Africain ?).

2. Pseudo-Callisthène 1969, p. 12-13.

3. Cf. Biouzandatʿsi-Minassian 1991, p. 13-17, pour les emprunts littéraux ; mais, au-delà de ces rapprochements ponctuels, l'influence du Pseudo-Callisthène sur Moïse s'étend au style héroïque et romanesque de la narration.

Trois cercles de fiction ou trois degrés de narrativité ?

Dans la première de ses *Fictions*, intitulée « Tlön Uqbar Orbis Tertius », J. L. Borges raconte comment, dans une édition un peu fantomatique d'une contrefaçon américaine de l'*Encyclopaedia britannica*, son ami Bioy Casares découvre un article sur Uqbar, un pays mal localisé, entre l'Arménie et le Khorassan, dont la littérature ne se rapporte jamais à la réalité, mais aux deux régions imaginaires de Mlejnas et de Tlön. Par la suite, il obtient, par l'intermédiaire d'un certain Herbert Ashe, qui « souffrait d'irréalité, comme tant d'Anglais », le volume XI de l'*Encyclopédie de Tlön*, où cet univers imaginaire est partiellement décrit[1].

Il pourrait être suggestif de proposer une lecture quasi borgésienne de l'*Histoire d'Arménie*, où l'on retrouverait, sans trop de difficulté, les trois cercles de l'imaginaire ou de la narrativité selon Uqbar et Tlön.

Premier cercle : le cadre narratif, c'est-à-dire le dialogue de Moïse de Khorène et de son protecteur Sahak Bagratouni. Certes, ces deux interlocuteurs sont censés être des personnages réels ; mais on peut également considérer qu'ils « souffrent d'irréalité ». Irréalité radicale, si l'on adopte le point de vue d'A. Carrière, qui situe la rédaction de l'œuvre au VIII[e] siècle, par un auteur qui n'est pas, dans ce cas, celui qu'il prétend être, et qui ne saurait s'adresser à Sahak Bagratouni, le maître de cavalerie du V[e] siècle, mais plus vraisemblablement à l'un de ses lointains descendants. D'une façon moins radicale, on peut observer que l'identification de Sahak Bagratouni, interlocuteur de Moïse, au régent d'Arménie tué en 482, pose en tout cas quelques problèmes si, comme plusieurs indices semblent le montrer, le chroniqueur a utilisé l'*Histoire* de Ḻazar de P'arpi écrite vers 500 à la demande de Vahan Mamikonian, successeur de Sahak Bagratouni[2].

Deuxième cercle : l'*Histoire* de Mar Abas Catina. Avant même d'avoir remis en cause la date traditionnelle de l'*His-*

1. BORGES 1983, p. 11-26.
2. Cf. *infra*, p. 74.

toire d'Arménie, A. Carrière s'efforçait déjà de montrer que le livre de Mar Abas n'était qu'une fiction littéraire destinée à accréditer des faits nouveaux et singuliers portés à la connaissance de la nation arménienne,et que l'auteur n'en pouvait être que Moïse de Khorène lui-même[1]. À vrai dire, les motifs ne manquent pas pour conduire à pareille hypothèse, depuis les circonstances romanesques de la découverte de cet ouvrage jusqu'au simple fait historique que, les archives de Ninive ayant été détruites par les Mèdes et les Néo-Babyloniens en 612 av. J.-C., on ne voit pas comment Mar Abas aurait pu les consulter au temps d'Archak le Grand, au IIe siècle av. J.-C.

Il est vrai que, si l'on excepte cette référence malencontreuse à Ninive, il n'est pas en soi invraisemblable de supposer la conservation et même la constitution active d'archives en cunéiforme assyrien à l'époque parthe, où les grands sanctuaires babyloniens continuèrent de fonctionner avec de nombreuses équipes de prêtres, archivistes et astrologues. On sait comment Bérose (dont Moïse connaît l'histoire par Eusèbe), attaché au grand temple de Bêl Mardouk à Babylone, s'était donné pour tâche, notamment dans ses *Babyloniaca*, de mettre en grec ses principales traditions nationales sur les origines du monde et la plus vieille « histoire » de son pays[2]. Ce genre de traductions a continué bien au-delà et l'on a même découvert des tablettes bilingues assyro-grecques[3]. Par conséquent, l'hypothèse d'une chronique babylono-hellénistique d'époque parthe n'aurait rien d'invraisemblable.

D'autre part, même s'il était absolument démontré que Mar Abas est un auteur fictif, il ne serait pas évident pour autant, contrairement à ce que pensait A. Carrière, que Moïse en ait été l'inventeur. En effet, Mar Abas est aussi allégué dans la source appelée Pseudo-Agathange ou Pseudo-Sébêos, en quoi on incline aujourd'hui à recon-

1. CARRIÈRE 1891.
2. Cf. SCHNABEL 1923. Mais on pourrait tenter de renverser l'argument, en soutenant que c'est parce qu'il connaît l'histoire authentique de Bérose que Moïse imagine celle, fictive, de Mar Abas Catina.
3. Communication de F. Joannes à la *Société asiatique de Paris* le 17 mai 1991.

naître une *Histoire primitive*[1] d'Arménie, datant, pour l'essentiel, de la seconde moitié du v^{e} siècle[2]. Étant donné les ressemblances de cette source avec l'*Histoire de l'Arménie*, il faut admettre ou bien que l'une dérive directement de l'autre ou, ce qui semble plus vraisemblable, que l'une et l'autre ont une source commune, qui se serait justement présentée comme Mar Abas Catina.

Mais, dès qu'on essaie d'examiner d'un peu près cette dernière hypothèse, qui serait la plus favorable à la crédibilité de Moïse de Khorène, on rencontre des points de détail embarrassants. En effet, l'auteur de l'*Histoire primitive* déclare que le livre de Mar Abas était gravé sur une stèle dans la ville de Mẹtsouṛn, à l'intérieur du palais de Sanatrouk[3]. Serait-ce la même stèle qui est mentionnée par Moïse dans le palais du roi Vaḷarchak (I, 9) ? Malheureusement il n'en est rien, car le palais de Vaḷarchak est à Nisibe — en arménien Mẹtsbin — et non pas à Mẹtsouṛn, et, même en supposant une confusion entre deux noms propres semblables, la stèle dont il est question dans l'*Histoire primitive* aurait été gravée par Agathange (personnage imaginaire) sous le règne de Tẹrdat, près de cinq cents ans après Vaḷarchak. D'autre part, selon Moïse, le livre de Mar Abas contenait le récit épique des combats de Haïk et de Bêl (I, 10), ainsi que l'histoire du Bel Ara et de Chamiram (I, 18). L'*Histoire primitive* raconte également ces légendes, avec des détails différents[4], mais semble les considérer comme extérieures à l'inscription découverte et retranscrite par Mar Abas, qui se serait limitée à une simple liste de rois, indiquant uniquement leurs noms et la durée de leurs règnes[5].

Ces références contradictoires à l'ouvrage de Mar Abas ne

1. Titre conventionnel d'après une phrase du texte qui parle de *nakhniat's patmout'ioun*, littéralement « histoire des ancêtres ». Le texte, conservé dans l'*Histoire* du Pseudo-Sebêos, est traduit par R. Thomson (Moïse de Khorène 1978, p. 357-368).

2. Toumanoff 1963, p. 18, 306-308. Mais le vocabulaire de la préface nous paraît dénoter un remaniement plus tardif.

3. *Histoire primitive* 1978, p. 357.

4. *Ibid.*, p. 358-362.

5. *Ibid.*, p. 357-358 et 366 (liste).

sont pas faites pour en confirmer la réalité. Elles paraissent au contraire suggérer que nous avons affaire à un apocryphe ou à une fiction, autrement dit à un auteur imaginaire.

Troisième cercle. Aux faits « historiques » qu'est censé rapporter cet auteur imaginaire, Moïse confronte plusieurs types de traditions orales : récits non écrits[1] (éventuellement conformes à la vérité événementielle), mais aussi chants et fables[2], forcément plus éloignés d'un récit présenté comme objectif. À propos du héros Tork‘, l'auteur envisage même un quatrième cercle de l'imaginaire, « la fable des fables » (II, 8).

Livres réels ou décor en trompe-l'œil ?

Mais on peut pousser le paradoxe encore plus loin. Dans le Prologue de ses *Fictions*, J. L. Borges exprime son refus de composer, ou même de lire, de longs ouvrages : « Délire laborieux et appauvrissant que de composer de vastes livres, de développer en cinq cents pages une idée que l'on peut très bien exposer oralement en quelques minutes. Mieux vaut feindre que ces livres existent déjà, et en offrir un résumé, un commentaire. Ainsi procédèrent Carlyle dans *Sartor Resartus*, Butter dans *The Fair Haven* [...] Plus raisonnable, plus incapable, plus paresseux, j'ai préféré écrire des notes sur des livres imaginaires[3]. »

Face à l'immensité de sa matière, Moïse paraît souvent obsédé par le souci de la concision. C'est en peu de mots[4] qu'il entend relater les faits, en coupant au plus court[5], en laissant l'accessoire pour aller à l'essentiel ou en abrégeant[6] au besoin, car le temps lui est compté pour accomplir sa tâche (III, 1). Cet effort de brièveté s'affiche souvent dans le titre même des chapitres, qu'il a généralement voulu courts et remplis de matière, comme pour ne pas lasser par trop de

1. Par ex. I, 10, 30.
2. Par ex. I, 12.
3. BORGES 1983, p. 9-10.
4. *Sakav/sakavouk‘* : I, 4, 6, 7 (titre), 13 ; II, 27 (titre), 67, 80 (titre).
5. *Kartchaṛaut/kartch i kartchoï* : I, 15 ; II, 49.
6. *Hamaṛaut* : I, 1, 14 ; II, 34.

lenteur et trop de détails l'attention d'un auditoire aristocratique. On ne s'étonnera donc pas que maints développements aient tout à fait l'allure de brèves notices sur de gros ouvrages[1].

Il se trouve que nous avons conservé certains de ces ouvrages, en sorte que nous sommes tout à fait persuadés de leur réalité. C'est, par exemple, le cas des *Actes de Thaddée* (II, 34) et du livre d'Agathange, que Moïse résume à grands traits, mais d'une manière tout à fait exacte (II, 67). Néanmoins, dans d'autres cas, nous sommes beaucoup moins rassurés. Nous avons de sérieux motifs de nous demander si Moïse a jamais vu l'original des textes qu'il prétend traduire, s'il connaît de première main les auteurs qu'il allègue, si les ouvrages existent même en dehors des citations qu'il en donne. Et parfois nos doutes se changent en certitude contraire : par exemple, nous sommes sûrs qu'il n'a pas accédé à tous les historiens grecs qu'il cite d'après Eusèbe[2] ; nous soupçonnons que ses allusions aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe sont de seconde main[3] ; nous pressentons que, des quatre auteurs qu'il mentionne à la gloire d'Artachês, il ne sait rien de plus que les brèves citations qu'il en donne, sans doute d'après quelques manuels de rhétorique (II, 13)[4] ; nous avons quelque raison de croire qu'il n'a lu directement ni Homère[5] ni peut-être les *Oracles sibyllins*[6], etc. En revanche il a lu et utilisé des auteurs dont il se garde bien de nous parler : le *Buzandaran*[7], Korioun et, selon toute apparence, Łazar de Pʿarpi.

1. Par ex. II, 13, 60, 66, 75, etc.
2. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 14-15 ; GUTSCHMID 1892, p. 312.
3. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 26.
4. Cf. les remarques de GUTSCHMID 1892, p. 315 : « Ces quatre fragments ressemblent, comme deux gouttes d'eau entre elles, aux différentes solutions d'un seul et même exercice par différents rhéteurs, comme on en rencontre dans les *Controverses* de Sénèque le Rhéteur. » Mais voir aussi le point de vue de TRAINA 1991, p. 74 et 81.
5. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 21 (à propos de I, 32 ; II, 1, 63 ; III, 19, 40).
6. Cf. I, 6, n. 3 et 4 et I, 9, n. 6. Moïse a pu connaître les *Oracles sibyllins* par Eusèbe, peut-être aussi par Jules l'Africain.
7. C'est-à-dire *Buzandaran Patmutʿiwnkʿ*, « Histoires » reposant sur un « recueil épique » *(buzandaran)* ; la tradition les attribue par erreur à Fauste de Byzance.

Vue sous cet angle, l'image d'un vieux savant entouré de ses livres que Moïse veut donner de lui-même (III, 65) prend peu à peu l'allure d'un décor en trompe-l'œil. Nous aimerions pouvoir l'interroger ou vérifier, en les feuilletant de nos propres mains, si les volumes dont nous croyons voir les reflets dans l'*Histoire de l'Arménie* se trouvent pour de bon chez l'auteur, ou si ce n'est qu'une toile peinte qui nous fait illusion de loin.

Trop heureux si nous étions sûrs que tous les ouvrages, réels ou factices, dont Moïse pare les murs de sa cellule, correspondent à la fois à des titres et à des auteurs existant vraiment. Nous savons par exemple que Firmilien de Césarée mourut peu après 268. Il semble donc impossible que, dans l'*Histoire des persécutions* qui lui est attribuée (II, 75), il ait mentionné le martyre de Pierre d'Alexandrie, qui eut lieu en 311. Or, comme cette *Histoire* n'est mise sous son nom que par Moïse et avec cette allusion chronologiquement invraisemblable, on peut se demander où se situe l'erreur. Aurions-nous affaire à une sorte de montage, destiné à prouver que Moïse dispose d'informations importantes sur la période d'anarchie précédant le règne de Tẹrdat, qui ne se trouvent pas chez Agathange, ou s'agit-il d'un ouvrage réel, mais devant être attribué à un autre auteur[1] (dans ce cas, Moïse ne serait peut-être même pas responsable de la méprise) ?

D'autres citations d'auteurs prestigieux suscitent la même perplexité. Par exemple, Moïse est censé emprunter à Ariston de Pella le récit de la mort et, semble-t-il, des funérailles d'Artachês (II, 60). Tout ce qu'il nous dit de cet auteur est tiré de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et son récit des obsèques du roi semble juxtaposer des détails empruntés aux cérémonies funèbres en l'honneur

1. Moïse attribue ainsi à Firmilien la matière de II, 75 ; peut-être 76 et 79. TOUMANOFF (1969, p. 275) estime que les informations chronologiquement exactes de II, 75 proviennent d'une autre source que ce qui précède et ce qui suit, et que c'est elle qui est appelée « Firmilien de Césarée ». TRAINA (1991, p. 58) suppose que Moïse, affectant de se référer à une source ecclésiastique, attribue intentionnellement à Firmilien des informations qui lui viendraient de Domninos.

d'Hérode, d'après Flavius Josèphe, et à celles en l'honneur de Darius, d'après le Pseudo-Callisthène[1].

Mêlant le vrai et le faux, les références bibliographiques de Moïse peuvent donc ressembler à l'imagination de Pascal, « d'autant plus trompeuse qu'elle ne l'est pas toujours ». Il serait certainement imprudent, étant donné le nombre de textes antiques et médiévaux que nous avons perdus, et gravement inexact, d'affirmer que l'historien n'a mentionné ou résumé que des livres apocryphes ou imaginaires ; mais il n'a pas connu tous les ouvrages réels qu'il cite, ni cité tous les ouvrages réels qu'il connaît, et, à moins qu'il n'ait été trompé de bonne foi sur l'identification de certaines de ses sources, on peut comprendre pourquoi des critiques modernes l'ont parfois soupçonné d'avoir cédé au plaisir borgésien avant la lettre d'extraire des connaissances rares de grimoires d'autant plus introuvables qu'ils sont plus ou moins fictifs.

Une histoire parlant d'autres livres ou du monde extérieur ?

Allons jusqu'au dernier degré du paradoxe. Tous les livres, selon J. L. Borges, sont parfaitement tautologiques[2], en ce sens qu'ils renvoient toujours à d'autres livres et jamais au monde extérieur. Mais cette distinction est, au fond, illusoire, puisque la Bibliothèque se confond avec l'univers[3], en sorte qu'il n'existe pas à proprement parler de monde extérieur.

Serait-il possible de faire une telle lecture de l'*Histoire de l'Arménie* ? Apparemment, cela n'est pas le cas. En effet, s'il est vrai que le livre de Moïse renvoie à un dédale d'autres livres ou de traditions orales, l'ensemble de ces témoins, Moïse lui-même, les lecteurs ou les auditeurs à qui il s'adresse posent en axiome que tout cela se rapporte à un monde ou à un pays qui existe vraiment, l'Arménie.

1. Moïse de Khorène 1978, Thomson, p. 202.
2. Borges 1983, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 71-81.

Espace géographique et parole humaine :

Cette existence est attestée — quelle que soit l'époque où écrit Moïse — par la permanence des lieux géographiques et des familles dynastiques composant l'entité nationale arménienne. Mais là où la question se complique, c'est que ces deux réalités n'existent pas au fond séparément ; elles ne se constituent vraiment comme telles que par leur dépendance mutuelle. La terre, vaste et vide au lendemain du Déluge, ressemble encore beaucoup à celle, chaotique, d'avant le premier jour. Elle n'est encore qu'une étendue indéfinie, sans structure et sans nom. Ce qui est vrai des animaux recevant leurs noms d'Adam, selon la *Genèse*, l'est aussi, selon Moïse — et peut-être d'une façon encore plus nécessaire et plus organique — pour toute terre habitée par les hommes.

L'Arménie — en arménien Haïkʿ ou Hayastan (II, 85) — ne s'appelle ainsi que parce qu'elle est devenue la demeure de Haïk, patriarche éponyme de son peuple (I, 11). Constamment, dans le Livre I de l'*Histoire de l'Arménie*, nous découvrons des sites inconnus, indélimités, dont nul ne peut prédire ce qu'ils vont devenir et qui acquièrent soudain une configuration précise et un nom à cause de la venue et des actions des hommes ou des géants à qui ils sont désormais destinés. C'est ainsi que Sem séjourne « dans *une* petite plaine traversée en son milieu par *un* fleuve, au pied d'*une* montagne à large base », qu'il nomme Sim, « d'après son nom » ; son fils Tarban appelle Taraun le canton situé « sur la rive du fleuve » (I, 6). Haïk « va s'établir sur *un* haut plateau et nomme *ce* pays montagneux Harkʿ [“ les Pères ”], ce qui veut dire : “ Ici se sont installés les pères de la race et de la maison de Tʿorgom ” » (I, 10). Aramaniak « descend dans *une* plaine profondément encaissée entre de hautes montagnes [...] et il donne à *la* montagne un nom semblable au sien, Aragats » (I, 12).

Il y a sans doute une part de jeu mondain, de passe-temps de cour, à décrire ainsi, comme parfaitement inconnus et vierges, des sites familiers aux auditeurs qui s'amusent à les identifier. Remarquons ici un point important : il y a des

parallèles textuels évidents entre Moïse[1] et la *Géographie* d'Anania Chirakat'si[2]. Mais celle-ci est une simple nomenclature de lieux, de montagnes, de rivières, de plantes, d'animaux, de monuments et de spécialités locales. À aucun moment, dans la description de l'Arménie, le géographe ne semble s'intéresser au paysage. Tout est projeté sur le même plan comme sur une carte. Au contraire, chez Moïse, tout s'anime, tout est en relief : « Du côté de l'est, la plaine semble se coucher à la renverse, s'étendant de toute sa longueur en direction du soleil [...] ; la montagne du sud, baignée de soleil, à la cime resplendissante de blancheur, jaillit tout droit de terre et, comme l'a dit quelqu'un de chez nous, il faut trois jours de route à un voyageur muni d'une bonne ceinture pour en faire le tour. S'élevant petit à petit en un sommet pointu, elle est, pour de bon, une montagne vieillard au milieu de jeunes montagnes » (I, 12).

Ces descriptions devaient surprendre et plaire, mais, au-delà du divertissement, c'est la réalité qui est en jeu. Partout, c'est la présence ou la destination humaine qui dénomme et délimite un site, le fait passer de l'indéfini insaisissable au défini, désigné par un nom propre, le constitue dans son existence de monde, de pays (*achkharh* l'un et l'autre) ou de canton (*gavaṛ*)[3].

De même que l'Arménie et les Arméniens s'appellent d'un seul et même mot *Haïk'* ; de même aussi beaucoup de cantons portent le même nom que les familles dynastiques qui les habitent : par exemple, les Bẹznouni dans le Bẹznounik' (I, 12), les Andzévat'si en Andzévat'sik' (II, 8) ; ainsi encore pour les Vaïkouni, descendants de Vaïkoun, établis dans le Vaïkounik' (II, 14), ou pour la maison d'Angeḷ, établie en Angeḷ (II, 8). Tout cela confirme la solidarité complète des territoires et des habitants qui les ont découverts et fait exister en tant que tels en leur donnant leur

1. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 51 sq.
2. Cf. SOUKRY 1881 et *supra*, p. 11, n. 3 ; TRAINA (1991, p. 102) replace les descriptions paysagistes de Moïse dans le cadre de la littérature antique.
3. Pour Moïse l'Arménie est essentiellement constituée de *gavaṛ*. *Achkharh* se dit aussi de régions arméniennes plutôt périphériques, comme le Siounik'. *Nahang* « province » n'apparaît qu'une fois en II, 22 (pour l'Atẹrpatakan).

nom, même si, pour certains tard-venus, comme les Ṛechtouni, issus de la maison de Sisakan, au nord-est de l'Arménie, et ultérieurement installés au sud-ouest, dans le Ṛechtounik', Moïse se demande si c'est eux qui ont donné leur nom à ce canton ou s'ils n'ont pas repris un nom préexistant (II, 7-8).

Même les appellations en apparence étrangères et impersonnelles, comme les divisions administratives de l'Arménie byzantine en Arménie Première, Deuxième, Troisième et Quatrième, remontent, en fin de compte, aux gestes fondateurs d'un héros arménien, Aram, qui, dès les premiers temps, marque les frontières de tout ce qui, au cours des âges, méritera, aux yeux des étrangers qui l'appelleront par son nom, d'être considéré comme l'Arménie. Conscient d'énoncer là un périlleux anachronisme, aisément repérable même par le lecteur le moins averti, Moïse appuie son affirmation par des explications assez embarrassées sur la façon dont Mar Abas a recueilli ces renseignements tout à fait inédits, inconnus des archives royales ou sacerdotales, d'après les gestes épiques chantées par les aèdes (I, 14).

Sans nous attarder sur les conséquences critiques que les philologues contemporains[1] ont tirées de la mention — à vrai dire très surprenante — de l'Arménie Quatrième, instituée par Justinien en 536, dans un ouvrage censément écrit avant la fin du siècle précédent, nous devons ici constater que la réalité de l'Arménie dont traite Moïse est plus problématique qu'il n'y paraissait tout d'abord. Ce n'est pas d'une simple étendue géographique qu'il s'agit, ni d'une collectivité humaine dont l'existence est assurée et facilement constatable, mais du lien invisible et changeant, évolutif et mystérieux, qui s'est institué entre ces lieux et cette collectivité, qui a structuré, défini, dénommé les lieux à partir de l'anonymat et de la confusion primordiale.

1. Toumanoff 1963, p. 174, 195 sq., 331. Traina (1991, p. 29 sq.) essaie de montrer que ces allusions à l'Arménie Quatrième sont interpolées.

Énigmes étymologiques et évidence des origines[1] :

Or ce lien est d'autant plus difficile à saisir qu'il faut remonter aux époques les plus lointaines et les moins attestées ; le rapport avec la réalité — ce pays actuel qu'on appelle Arménie — devient d'autant plus ambigu que, pour penser les origines, il faut faire table rase de tout ce qui existe, se transporter en imagination dans un espace vide et vierge encore, pour y voir surgir, peu à peu et successivement, comme entièrement nouvelles, toutes les données que l'on juge à la fois les plus familières et les plus antiques.

Quelle garantie peut-on avoir que ce nécessaire détour par l'imaginaire rejoindra en fin de compte la réalité ? Moïse s'appuie apparemment sur deux évidences : le langage et l'ordre. Comparés aux autres parties du discours, qui se justifient par elles-mêmes, les noms propres font figure d'énigmes en quête de motivations. Il suffit de résoudre l'énigme pour raviver un processus historique fossilisé ou, plus exactement, pour remonter à l'émergence originelle des êtres, qui est, par définition même, fondatrice du langage.

C'est ce que l'historien tente de faire, avec sans doute une certaine part de jeu, en reconstituant l'organisation de la cour et du royaume par Vaḷarchak (II, 7-8). Les Artsrouni tirent leur nom d'*Artsvi ouni*, parce qu'ils portent devant le roi des enseignes en forme d'aigles *(artsvi)*. Les Gẹnouni devraient s'appeler *Gini ouni*, parce que ce sont eux qui préparent le vin *(gini)* du roi. Les Spandouni s'occupaient des sacrifices *(spand)* ; les Havouni, des faucons et autres volatiles *(hav)*, etc.

L'apparition, au cours des âges, de nouvelles maisons dynastiques s'accompagne toujours d'étymologies du même genre. Les Dimakʿsian tiennent leur nom d'un ancêtre qui avait eu le visage *(dêm)* coupé en deux *(kisel)*, en combattant au service d'Artachês (II, 47). Les Amatouni sont ainsi nommés parce qu'ils sont venus (*amat*, en persan) de l'étranger (II, 57). Là encore, le divertissement de cour est manifeste et la pointe satirique n'est d'ailleurs pas exclue quand

1. Sur l'effort de Moïse pour penser les origines et sur la notion d'ordre *(karg)*, voir l'analyse pénétrante et novatrice de BÉLÉDIAN 1991 (résumé).

on décrit comme des chefs de brigands les ancêtres des dynastes de Mokkʿ et de Kordoukʿ — redoutables régions montagneuses au sud du lac de Van (II, 8) —, mais le jeu débouche sur des conclusions graves, puisque l'énigme étymologique fait jaillir l'évidence des origines[1].

Ordre social et ordre chronologique :

Une fois acquis ce point de départ, comment descendre jusqu'à la situation actuelle sans perdre de vue le réel pour verser dans la fantaisie la plus débridée ? C'est ici qu'intervient la notion d'ordre ou *karg* en arménien. Moïse emploie parfois ce mot en synchronie, par exemple pour désigner les classes sociales, comme « le rang des esclaves[2] », ou encore les règles en usage dans une institution donnée, qu'il s'agisse de l'emploi du temps d'un palais royal[3], des rites et liturgies de l'Église[4], ou des institutions et usages civils (I, 9 ; II, 59).

Mais, le plus souvent, le mot s'entend en un sens diachronique, comme une succession bien réglée. C'est déjà le cas quand l'historien parle de l'ordre du récit (I, 9), ou de l'ordre de son histoire (I, 1), qui se conforme, autant que possible, à l'ordre chronologique des faits, sauf exceptions dûment signalées[5]. Mais l'ordre par excellence est celui des générations, des souverains qui se succèdent[6], des lignées rétablies par le généalogiste et qui ont, par leur régularité même, une valeur probante et démonstrative. Comment reconstituer, par exemple, les descendances des trois fils de Noé entre Sem et Abraham ? On ne peut s'appuyer sur la Bible que pour la lignée de Sem. Mais on ignore presque tout de celles de Cham et surtout de Japhet, lointain ancêtre de Haïk, le père des Arméniens. Qu'à cela ne tienne : il suffira d'harmoniser avec les généalogies bibliques les succes-

1. SARGSIAN (1966, p. 224-227) estime que Moïse considère les noms propres comme une véritable source historique et ne se distingue pas, sur ce point, d'un historien contemporain (sauf, sans doute, pour la méthode étymologique !).

2. *Sterkatʿs karg* : II, 50.

3. *Ęst sovoroutʿian kargi* : I, 26.

4. *Ekeļetʿsvoï kargkʿ* : III, 36.

5. Par ex. II, 27.

6. Par ex. I, 7, 19, 22.

sions de noms alignés par les historiens profanes, et l'ordre symétrique que l'on établira ainsi entre les trois lignées légitimera d'emblée la reconstitution : « la généalogie que nous venons d'énoncer est digne de foi, puisqu'il y en a onze dans chacune des trois lignées jusqu'à Abraham, Ninos et Aram, notre ancêtre » (I, 5), ce qui est le triomphe « de l'ordre », au sens où Moïse l'entend.

C'est sur cet ordre objectif des générations qu'il compte s'appuyer pour « *ordonner* en un récit exact, au prix d'un labeur long et profitable, l'histoire de notre nation » (I, 3). Tel est le fil conducteur dont la reconstitution devrait lui permettre de parcourir dans les deux sens tout le chemin qui sépare les origines des temps actuels. Pour ce faire, il prétend disposer d'abondantes archives sur les différentes maisons dynastiques (I, 3). D'une façon concrète, on a tout lieu de croire qu'il a pu consulter la *Liste des préséances* et la *Liste militaire*[1] du royaume d'Arménie et qu'il a disposé de traditions orales sur l'origine de certaines familles. Cependant, on n'est guère rassuré pour autant par la fragilité ou la fantaisie des indices sur lesquels il entend fonder ses reconstitutions.

Mais, même en tenant compte du fait que les preuves avancées par un généalogiste médiéval ne sauraient être aussi rigoureuses que celles qu'un tribunal demanderait aujourd'hui à l'un de ses confrères, on peut se poser la question si Moïse est encore en état, de son temps, de comprendre la nature même des familles dynastiques dont il veut retracer les origines, ou si, au contraire, le système politique auquel il tente de donner une profondeur historique n'est pas déjà défait ou en train de se défaire sous ses yeux, tandis qu'il rédige son *Histoire*.

Moïse et le dynastisme arménien :

On sait, en effet, que l'organisation du royaume d'Arménie est primitivement fondée sur le dynastisme[2], c'est-à-dire

1. *Gahnamak* et *Zauranamak* (ce dernier titre, donné par commodité, ne figure pas sur le document) : sur ces documents chez Moïse, cf. ADONTZ 1970 b, p. 205 sq.

2. Pour la théorie résumée ci-dessous du « dynastisme » arménien, nous nous référons aux analyses désormais classiques de TOUMANOFF 1963, p. 33-144 ; ID. 1990, p. 22-39.

sur un type de structure politique qui occupe une position intermédiaire entre une société tribale et un État centralisé. Comme les anciens chefs de tribus, les princes ou dynastes arméniens *(ichkhan)* sont absolument souverains sur leur territoire héréditaire. Ils tiennent leur pouvoir non pas d'un monarque dont ils se reconnaîtraient les sujets, mais des droits héréditaires et imprescriptibles de la famille dont chacun d'eux est l'aîné et le seigneur *(têr)* responsable. Par conséquent, leurs rapports avec le roi d'Arménie ne sauraient, en principe du moins, s'analyser en termes de dépendance ou de vassalité. Théoriquement, le roi n'est qu'un prince, comme chacun d'entre eux, et la royauté n'est qu'un office héréditaire, entre beaucoup d'autres, comme la charge de « couronneur du roi » *(t'agadir)* et de « maître de la cavalerie » *(aspet)*, qui appartient à la famille des Bagratouni, ou celle de « général en chef des armées » *(sparapet)*, que toutes les sources historiques en dehors de Moïse attribuent aux Mamikonian dans le royaume arsacide. C'est dans le même esprit qu'il faut comprendre le caractère initialement héréditaire du catholicossat, appartenant, comme n'importe quel autre office du royaume, à une famille dynastique, en l'occurrence celle de saint Grigor, à qui l'on prête, bien entendu, des origines princières prestigieuses.

La *Liste des préséances (Gahnamak)* et la *Liste militaire* définissent respectivement le rang de chacun et le contingent de cavalerie que les princes doivent fournir en cas de guerre. La cohésion du royaume repose, non pas sur l'autorité royale — qui ne peut s'exercer légitimement que dans des limites fort étroites —, mais sur la conscience des princes d'appartenir à une même ethnie, qui a une culture et des intérêts communs, et sur l'obligation faite à chacun de tenir le rôle et le rang que la tradition assigne à sa famille.

Les relations d'égalité qui devraient prévaloir théoriquement entre le roi et les dynastes diffèrent sensiblement des relations hiérarchisées que ceux-ci entretiennent avec la seconde classe noble du royaume, c'est-à-dire les *azat* (« libres »). Quoique leur naissance les élève au-dessus des gens du peuple (*ramik*, dérivé d'un mot signifiant « bande » ou « troupeau »), ces hommes libres ne sont pas, sauf exceptions très limitées, maîtres souverains de la terre. S'ils

détiennent un domaine, c'est à titre conditionnel, comme « engagement » *(khostak)* à l'égard du prince dont ils deviennent ainsi les serviteurs *(tsara)*, ou en quelque sorte les vassaux. Encore faut-il noter, en employant ici ce terme anachronique et trop marqué par notre Occident médiéval, que, si vassalité il y a, le lien de dépendance concerne moins le noble et le prince lui-même en tant qu'individu, que la famille de ce dernier, seule propriétaire de la terre, et qui englobe également les cadets *(sépouh)*.

Avec l'accroissement du pouvoir royal, sans doute dû aux conquêtes spectaculaires d'Artachês Ier et de Tigrane II, ainsi qu'à l'influence des monarchies hellénistiques, ce système dynastique, primitivement pur, tend à se mêler d'une sorte de féodalisme[1], en ce sens que le roi prétend substituer des liens hiérarchiques aux liens traditionnels avec les dynastes.

On peut déceler cette évolution tout d'abord dans le vocabulaire. Les dynastes ou princes *(ichkhan)* sont également appelés *nakharar*[2], terme d'étymologie obscure, mais qui s'emploie aussi pour désigner les satrapes de l'Empire perse et, dans la traduction de la Bible, des conseillers ou des hauts fonctionnaires : en un mot, pour exprimer une fonction acquise, beaucoup plus qu'une qualité due à la naissance.

Alors que les droits souverains des dynastes sur leurs domaines, loin d'avoir été créés par la royauté, se perdent dans la nuit des temps, le roi affecte, par une sorte de fiction juridique, de consentir, en les nommant *nakharar*, à ce que chacun d'entre eux gouverne sa principauté au nom de la couronne, ce qui donnerait éventuellement au souverain le droit d'intervenir au cas où il jugerait que l'intéressé n'est plus digne de sa confiance.

À ce lien plus ou moins fictif et en tout cas juridiquement très contestable, les rois tentent d'en ajouter de plus solides, en attribuant conditionnellement aux dynastes certains domaines à titre de « bénéfices » *(pargevakan)* en échange de leurs services.

1. À condition de ne point entendre par là un processus de décomposition, entre grands seigneurs, d'un État centralisé, mais, au contraire, un pas de plus vers la centralisation.

2. Cf. TOUMANOFF 1963, p. 115-116 (n. 186) ; cf. *infra*, I, 1, n. 4.

D'autre part, alors que l'ancien système dynastique des princes arméniens n'implique nullement une succession patrilinéaire, mais l'application d'une sorte de droit d'aînesse à l'échelle du clan tout entier, en sorte que le seigneur *(têr)* d'une famille peut ne pas être remplacé par son fils aîné, mais éventuellement par ses propres frères, les rois imposent la succession de père en fils, écartant leurs frères cadets.

Moïse n'a eu que partiellement conscience de cette évolution. Il ne l'indique clairement que pour les successions royales (II, 8), en observant comment Vaḷarchak impose la règle que le roi ne garde auprès de lui que son fils aîné et futur successeur, tandis que les fils cadets vont rejoindre leurs oncles et le reste du clan des Archakouni dans la région de Hachtiankʿ. Ces domaines ont été augmentés par Artavazd (II, 22) des cantons d'Aḷiovit et d'Aṛbérani, qui deviendront à leur tour trop étroits (II, 62).

Que ce mode de succession représente une innovation qui n'a pas toujours été facilement acceptée apparaît à différents indices : par exemple, à la mort d'Artachês, la règle semble avoir été enfreinte, puisque Artavazd, craignant de voir son règne contesté, expulse ses frères[1] d'Aïrarat en Aḷiovit et en Aṛbérani (II, 61). D'autre part, sous le règne d'Archak II, le neveu du roi, Gẹnêl, qui s'est rendu en Aïrarat pour voir son grand-père, l'ancien roi d'Arménie Tiran, jadis aveuglé par son ennemi Chapouh, est accusé de comploter contre son oncle et de vouloir monter sur le trône à sa place (III, 22), comme si le suffrage des autres dynastes pouvait en décider ainsi. Enfin Moïse nous dit explicitement (II, 28) que le roi de Perse Artachês, parent d'Abgar, fit une véritable révolution en imposant la succession patrilinéaire au bénéfice de ses descendants et en écartant du même coup ses frères.

Quant aux relations entre le roi et les dynastes, Moïse nous laisse bien entrevoir que ceux-ci ont des droits souverains, dont ils peuvent user pour le meilleur et pour le pire : par exemple Bakour, vitaxe *(bẹdiachkh)*[2] d'Aḷdznikʿ, c'est-à-

1. Et non pas un aîné dont il aurait usurpé la place.
2. Sur cette institution, cf. TOUMANOFF 1963, p. 155 sq.

dire prince de la marche du Sud-Ouest, se déclare indépendant et s'allie au roi de Perse (III, 4). Quoique vivement réprouvée par Moïse, son attitude pouvait se réclamer de droits solidement établis, puisqu'il était le « grand » vitaxe[1] et pouvait même revendiquer le titre de roi[2].

Pourtant, en sens contraire, le roi s'estime autorisé à châtier les dynastes indociles et à leur confisquer leurs terres, comme si elles ne leur appartenaient qu'en fonction de leur loyauté. C'est ainsi que Tṛdat promet à Mamgon les domaines des Sḷkouni s'il arrête leur seigneur, qu'il estime coupable de trahison (II, 84). Mais la preuve qu'il n'exerce pas, en l'occurrence, le droit légitime d'un suzerain châtiant un vassal en lui confisquant le fief qu'il lui aurait concédé apparaît dans le fait que l'indignité et la condamnation d'un seul ne sauraient abolir les droits héréditaires et imprescriptibles de l'ensemble de la famille sur des domaines qui lui appartiennent en propre, indépendamment du pouvoir royal. C'est pourquoi, pour être sûr de bénéficier vraiment de la confiscation, Mamgon est obligé de tuer non seulement le coupable, mais le clan tout entier, collectivement propriétaire de ces droits.

Le récit de Moïse, qui, malgré sa haine des Mamikonian, prend le parti du roi, ne fait pas clairement apparaître toute l'illégitimité de cette action : c'est sans doute parce qu'il écrit à une époque où le dynastisme était fortement menacé ou en pleine décadence.

D'autres indices dénoncent une certaine incompréhension du système[3]. Par exemple, Moïse n'est pas conscient de l'origine dynastique de la plupart des familles princières[4]. Ainsi, dans divers passages de l'*Histoire de l'Arménie*, il représente le roi en train de promouvoir au rang de prince tel ou tel héros et ses descendants. Sur les trente-huit maisons ainsi prétendument promues, treize sont, de l'aveu même du chroniqueur, d'origine haïkide (il s'agit des Apahouni, Aṛavélian, Achotʿs, Bẹznouni, Khoṛkhoṛouni,

1. *Buzandaran* 1989 (III, 9).
2. *Ibid.* (V, 16).
3. Toumanoff 1963, p. 110 sq.
4. *Ibid.*, p. 110 (n. 173).

Manavazian, Mardpet, Ordouni, Siouni, Sẹlkouni, Vahnouni, Varajnouni et Zarehavanian) : leur caractère dynastique ne fait donc aucun doute et leurs droits semblent par là même antérieurs à l'établissement de la royauté. Quant aux autres, C. Toumanoff estime que l'origine patriarcale de vingt d'entre elles est absolument établie, tandis que cinq seulement sont d'une origine relativement incertaine. Il en tire la conclusion que Moïse a commis une confusion en imaginant que de telles maisons princières aient pu être créées par décision royale[1]. Si elle est confirmée, cette erreur montre bien que l'ordre qu'il prétend restituer dans sa profondeur chronologique est déjà en train de se défaire au moment où il écrit.

Du chaos primordial à la catastrophe finale :

Mais cette décomposition même est un des thèmes de l'œuvre de Moïse. Tout « ordre » se situe nécessairement entre deux périodes de chaos. L'histoire du monde commence par le tohu-bohu primordial et s'achève par les catastrophes apocalyptiques du Jour du Seigneur, quand la terre tremble[2], que le monde est dévasté[3] et le ciel enroulé comme un livre[4]. Si nous appliquons le même schéma biblique à l'*Histoire de l'Arménie* telle que la conçoit Moïse[5], la migration de Haïk (I, 10), qui en est le moment fondateur, se situe aussitôt après la confusion des langues, la dispersion des hommes et l'anarchie consécutives aux violences des géants et à la construction de la Tour de Babel (I, 9).

Quant à ce que représentent, aux yeux de Moïse, les grands événements qui concluent son *Histoire* — abolition de la royauté arsacide, extinction de la race de saint Grigor, vide culturel laissé par la mort de Mesrop Machtotʻs —, ils s'éclairent d'une certaine façon par le titre du troisième livre, « Conclusion [de l'histoire] de notre patrie ». Comparée au titre du Livre I, « Généalogie de l'Arménie

1. Pourtant les Artaxiades introduisirent des éléments de « féodalisme ».
2. Jl 2, 1, 10 sq.
3. Is 7, 23.
4. Is 34, 4.
5. Cf. BÉLÉDIAN 1991 (résumé).

Majeure » — qualifiée ailleurs indirectement d'« Archéologie[1] » (III, 1) —, et à celui du Livre II, « Histoire intermédiaire » (II, 1) ou « Progrès de l'Arménie Majeure » (II, 92), cette « Conclusion » (*avartabanout'ioun*, « discours de la fin »), même si elle n'est pas vraiment une « eschatologie[2] » au sens contemporain du terme, laisse supposer une sorte de fin et de retour, sinon au chaos primordial, du moins à l'anarchie et à la confusion qui ont précédé l'essor des temps historiques.

Cela est confirmé par la grande lamentation qui conclut l'ouvrage en annonçant : « La paix a été troublée, le désordre a pris racine ; l'orthodoxie a été ébranlée et l'hérésie s'est fortifiée par l'ignorance [...] Dieu nous a abandonnés et les éléments ont changé leur nature. » Comme dans toute description apocalyptique, les désordres humains compromettent l'équilibre cosmique : « Le printemps est devenu torride, l'été pluvieux, l'automne hivernal, l'hiver d'un froid intense, tempétueux, prolongé » (III, 68). Arrivent les cataclysmes, le feu du ciel et les pestes, signes sans équivoque de la fin d'un âge.

Ce retour à la confusion des origines n'est pas survenu tout d'un coup. Le Livre II se terminait aussi par une lamentation sur le crime des dynastes arméniens qui empoisonnèrent le roi Tṛdat et par l'annonce de châtiments à venir : « C'est pourquoi il vous adviendra un piège que vous n'aurez pas reconnu ; le gibier que vous traquerez vous prendra et vous fera tomber dans la fosse » (II, 92). De fait, par suite de la vacance du pouvoir due au meurtre du roi, le pays est plongé dans l'anarchie (III, 2) et les princes se massacrent entre eux. Le royaume se décompose à cause de la sécession des plus grands (III, 4). L'hérésie se répand partout (III, 60). Après l'abolition de la monarchie arsacide, le chaos s'accentue encore davantage. Tout n'est plus que

1. Ce terme doit s'entendre ici au sens où Diodore de Sicile (mort après 21 av. J.-C.) commence son histoire universelle par une « archéologie » (cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 254, n. 3).

2. ZÉKIYAN (1987, p. 475) parle bien d'eschatologie. La structure ternaire de l'*Histoire de l'Arménie* reste intacte, même si (cf. *supra*, p. 13, n. 5) il a existé un quatrième livre d'annexes et de matériaux complémentaires.

ruine et confusion ; plus de routes, plus d'impôts, c'en est fait de l'ordre civil et des bonnes institutions (III, 56). On revient ainsi d'une façon plus grave et, pourrait-on croire, définitive, à l'anarchie qui avait précédé le règne de Trdat, par suite du meurtre de son père Khosrov (II, 75, 77, 79).

Ainsi, l'ordre sur lequel Moïse prétend s'appuyer pour remonter les siècles passés a déjà disparu de son temps. Ce n'est plus qu'un souvenir, une reconstruction théorique entre la confusion des origines et les derniers soubresauts d'un monde expirant. Du même coup, son évocation de l'Arménie ancienne — si réelle que celle-ci ait pu être — risque de sembler tenir tout autant de la création poétique que de l'exposé historique.

Le lecteur le moins prévenu quitte la lecture d'un tel ouvrage à la fois ébloui et perplexe. Il croit sortir d'une rencontre avec un vieux savant merveilleusement habile à faire apparaître et disparaître à son gré archives, livres et inscriptions antiques. Irrigués par le flot des traditions orales, ces écrits reprennent vie sous ses yeux et, comme dans le poème de Victor Hugo, le « mur des siècles » apparaît, chargé de fresques épiques et titanesques. Au début, tout n'est que désordres, combats de géants, dispersions de tribus à travers une terre encore vierge ; puis, avec le royaume des Parthes, apparaissent les institutions et les lois ; l'ordre culmine vers le milieu de l'ouvrage[1], sous les règnes d'Artachês et du dernier Tigrane ; après quoi, le chaos revient graduellement, et le livre s'achève dans une atmosphère de fin du monde. Après une telle vision, on peut être excusable de se frotter les yeux et de se demander si elle est illusoire ou réelle, si ce que l'on a vu existe ou si l'on rêve tout éveillé !

1. II, 64, sur le caractère du dernier Tigrane, semble marquer à peu près le milieu des 192 chapitres de l'*Histoire de l'Arménie* ; cela reste vrai, même s'il a existé un Livre IV, puisque celui-ci ne pouvait être qu'une annexe.

III. MOÏSE DE KHORÈNE ET L'HISTOIRE

Tentons donc d'esquisser un bilan objectif des sources de Moïse de Khorène et de son apport historique.

1. SOURCES ORALES ET ÉCRITES DE L'*HISTOIRE DE L'ARMÉNIE*

Il conviendra tout d'abord de distinguer entre les sources utilisées d'une façon diffuse, d'un bout à l'autre de l'*Histoire de l'Arménie*, à titre d'ornement rhétorique ou littéraire, et celles sur lesquelles le chroniqueur s'appuie dans des sections précises de son ouvrage pour retracer la trame des événements. Au premier groupe appartiennent notamment le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène[1], Théon d'Alexandrie, Nonnos[2], Philon d'Alexandrie[3], Grégoire de Nazianze[4], la *Géographie* d'Anania Chirakatʿsi[5] et, transcendant tous les autres textes, la Bible dans son ensemble[6]. Quant aux sources du second groupe, on s'efforcera de les localiser en délimitant ci-dessous les principaux blocs documentaires sur lesquels repose l'*Histoire de l'Arménie*.

I, 1-7 *(Préliminaires où, après une épître dédicatoire à son commanditaire, Sahak Bagratouni (I, 1), Moïse discute des sources historiques (I, 2-3), puis d'Adam, des générations antédiluviennes et des descendances des fils de Noé)* :

1. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 20 sq.
3. *Ibid.*, p. 31-32.
4. *Ibid.*, p. 38-39.
5. *Ibid.*, p. 51-52.
6. *Ibid.*, p. 17-20.

Cette section, qui a pour but de situer les origines arméniennes par rapport à celles des autres nations, est principalement inspirée de la *Chronique* d'Eusèbe, constamment utilisée en I, 2-7. Mais cette dernière source (ainsi que l'*Histoire ecclésiastique* du même auteur) réapparaît fréquemment par la suite, toujours dans la même intention : dater les événements arméniens par rapport aux grands événements mondiaux ou rattacher l'histoire nationale à l'histoire universelle[1].

*

I, 8 — II, 9 *(Partie de l'*Histoire de l'Arménie *que Moïse déclare retranscrire d'après Mar Abas Catina, tout en se référant aussi à des fables, des récits non écrits et d'autres sources)* :

Sans revenir sur la question de cet auteur énigmatique, on se contentera de noter que l'exposé se rattache bien, en effet, à une tradition écrite parallèle, malgré quelques variantes, à celle de l'*Histoire primitive* (qui se réclame elle aussi de Mar Abas) et à des traditions orales mises en évidence, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, par des recherches ethnographiques.

Voyons plus précisément le détail :

I, 8-9 *(Présentation de Mar Abas et de son livre)* :

Le nom même de Mar Abas, la mention d'une stèle, l'histoire d'Archak roi de Perse, nommant roi d'Arménie son frère Vałarchak, dans Moïse comme dans l'*Histoire primitive*[2], suggèrent à tout le moins, malgré quelques différences, une source commune.

1. Par ex., en I, 19, les listes des dirigeants hébreux et chaldéens mis en parallèle avec les Arméniens sont empruntées à Eusèbe, de même que les listes des rois mèdes en I, 22. En I, 21, l'Arménien Parouïr est représenté comme contemporain de Varbakês et de Sardanapale, dont Moïse connaît l'histoire par Eusèbe. En II, 73, 76, les empereurs romains de la seconde moitié du IIIe siècle, contemporains de Khosrov et de la petite enfance de Terdat, sont encore connus par la même source. Etc.

2. *Histoire primitive* 1978, p. 366. Précédemment (p. 365), le père d'Archak l'avait nommé lui-même roi d'Arménie (cf. III, 55, n. 7). Sur les différences avec Moïse, cf. *supra*, p. 42.

I, 10-14 (*Sur Haïk et ses descendants jusqu'à Aram*) :

Ces chapitres correspondent pour l'essentiel à l'*Histoire primitive*, bien que Moïse se réfère en outre à des sources non écrites (I, 10, 12). On suppose donc l'existence d'un cycle épique, transmis par tradition orale, concernant le combat de Haïk et de Bêl, ayant probablement pour fond historique l'installation des Proto-Arméniens en Arménie et la menace que l'Empire assyrien fit longtemps peser sur les populations montagnardes du Caucase[1]. Cette hypothèse est confirmée par deux types d'indices : d'une part, les traits épiques du récit (la terre tremble sous les pas des géants, les combattants échangent des injures outrancières, etc.[2]) ; d'autre part, des attestations ethnographiques de la légende liées à des traditions étiologiques (par exemple, étymologie populaire de plusieurs toponymes de la région de Van, comme Haïkavank', Hayot's Dzor, Tẹrchoḷ, d'après différents épisodes du combat entre les deux géants ; chaos rocheux appelés « les Chameliers de Bêl », etc.[3]).

Pour les actes d'Aram, Moïse prétend que les archives royales consultées par Mar Abas avaient été complétées à l'aide des récits de certains aèdes de moindre importance (I, 14). De fait, à part le nom et la filiation, l'*Histoire primitive* ne nous dit rien d'Aram. Le récit de ses combats contre Niouk'ar Madês et contre Payapis K'aaḷia (I, 13-14) peut évoquer une matière épique[4] ; mais ce que Moïse raconte de la création des quatre Arménies par Aram n'en fait sûrement pas partie et devrait peut-être être considéré comme une déduction personnelle de l'historien à partir de ce que l'épopée lui laissait entrevoir du théâtre géographique des exploits de son héros.

I, 15-20 (*Histoire de Chamiram/Sémiramis*) :

Comme précédemment, Moïse s'appuie à la fois sur une

1. ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 39-40.
2. *Ibid.*, p. 48.
3. *Ibid.*, p. 52.
4. *Ibid.*, p. 54-56. Cependant, MARKWART (1966, p. 297 sq.) estime, d'après G. Khalat'iant's, que Diodore de Sicile (II, 1, 9-10) serait la source de l'épisode de Niouk'ar Madês.

source écrite[1] et sur des traditions épiques amplement attestées par l'histoire générale des religions, le folklore et le témoignage d'autres historiens arméniens.

Encore qu'Ara et Chamiram puissent refléter des personnages historiques réels, la passion impérieuse et fatale de la reine d'Assyrie pour le beau héros arménien — que, dans la version primitive du conte[2], elle parvenait à ramener à la vie, après avoir provoqué sa mort[3] — a rappelé aux historiens des religions différents épisodes de la légende d'Ichtar/Inanna[4] et de ses amants, Izdoubar et Tammouz[5].

D'autre part, des toponymes se rattachent aux événements de la légende : le village de Lêzk' est l'endroit où les dieux Aralêz à têtes de chien auraient léché le cadavre d'Ara pour le ramener à la vie[6] ; attestée par une tradition encore vivante sur place au XIX^e^ siècle, la légende est d'autre part citée au X^e^ siècle par T'ovma Artsrouni[7]. De plus, le même historien confirme indirectement[8] une autre tradition situant près d'Artamet le lieu de la mort de Chamiram (I, 18), quand ses perles magiques furent jetées dans le lac[9]. Rappelons enfin que le folklore de Chamiram a survécu dans la région de Van à la disparition des Arméniens. On peut facilement se procurer sur place des étoffes brodées de fabrication locale représentant la reine légendaire en Şah i Maran, c'est-à-dire, avec un jeu de mots sur son nom, en « Reine des serpents[10] ».

1. I, 15 contient de nombreux renseignements empruntés à la même source que l'*Histoire primitive* (1978, p. 361 sq.).
2. Cette version nous est connue par l'historien T'OVMA ARTSROUNI 1985, p. 215.
3. Au contraire, en I, 15, l'opération magique échoue et Chamiram s'en tire par une supercherie.
4. Cf. BOTTÉRO-KRAMER 1989, p. 229-338.
5. Cf. ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 65.
6. *Ibid.*, p. 68.
7. T'OVMA ARTSROUNI 1985, p. 279.
8. *Ibid.*, p. 117 sq., à propos du culte de la déesse Astlik ; voir les explications d'ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 71.
9. ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 70 ; nous traduisons ce conte *infra*, p. 335.
10. En langue kurde.

Le petit-fils d'Ara, appelé Saus[aneyêr][1], aurait interprété les oracles rendus par les platanes sacrés d'Armavir. Déjà pratiqué en Ourartou, ce mode de divination est confirmé par les inscriptions grecques d'Armavir[2]. Moïse semble donc s'inspirer de traditions locales.

I, 21-31 *(Moïse se réfère à un « Ouvrage en quatre livres*[3] *», écrit par un auteur qu'il qualifie d'« homme sage et éloquent, le plus sage de tous les sages*[4] *», pour relater l'histoire des premiers rois arméniens, notamment de Tigrane)* :

En fait, I, 21-22 visent également à corriger et à amplifier à l'aide de la *Chronique* d'Eusèbe certaines généalogies de l'*Histoire primitive*. Contre cette dernière, Moïse entend surtout établir que les Bagratouni ne sont pas fils de Haïk, mais hébreux d'origine.

La source annoncée en I, 21 (c'est-à-dire l'« Ouvrage en quatre livres ») réapparaît peut-être, en I, 24-30, à propos de la guerre de Tigrane et d'Ajdahak. Comme Moïse l'indique, cette source porte à la fois les traces d'une matière épique orale et d'une réélaboration rhétorique, qui serait donc due au mystérieux auteur de l'« Ouvrage en quatre

1. Nous nous heurtons ici (I, 20) à un problème d'établissement du texte. Faut-il lire, avec les manuscrits du groupe A, *Saus-a-neyêr* (« voué aux platanes »), ou, avec ceux du groupe T X, *Saus anvaniour* (« il était appelé Saus ») ? La première leçon paraît décidément préférable puisque le même personnage est appelé *Sausaneyêr* par l'historien YOVHANNÊS DRASKHANAKERTT'SI (1987, p. 70 [II, 25]), qui est un bon témoin du texte de Moïse au Xe siècle.

2. Cf. RUSSELL 1987, p. 52.

3. I, 21 : *T'chors bagnergout'iouns* (cf. *infra*, I, 19, n. 2). Le mot employé en arménien est, étymologiquement, le calque du grec « rhapsodie ». Néanmoins, Moïse se sert du même mot en II, 20 pour désigner le premier livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, qui n'a rien d'une rhapsodie au sens poétique du terme. Cependant, comme les grammairiens (cf. scholies arméniennes sur la *Grammaire* de Denys de Thrace) nous transmettent un fragment d'un poème savant (consacré à la guerre des Mèdes et des Arméniens menée par Tigrane) sur la base de traditions épiques orales, on peut se demander si la source de Moïse pourrait être ici analogue (cf. *infra*, I, 21, n. 4). TÊR MEKERTT'CHIAN (1979, p. 100) croit, au contraire, que ce titre évoque, d'une façon imprécise, l'œuvre de Diodore de Sicile, que Moïse n'avait pas à sa disposition (cf. III, 1).

4. I, 21.

livres »[1]. L'arrière-plan mythologique de l'ancienne épopée apparaît encore nettement dans le fait que l'adversaire du roi d'Arménie, Ajdahak, roi des Mèdes, porte le nom moyen-iranien d'un démon nommé dans l'*Avesta* Aji-Dahāka, qui est un monstre à trois têtes, trois gueules et six yeux, créé par Angra-Mainyu (c'est-à-dire Ahriman) pour détruire le monde matériel[2].

En I, 31, Moïse présente Vahagn parmi les fils de Tigrane et cite textuellement à son sujet un fragment de poème mythologique qui n'a manifestement rien à voir avec la source des chapitres précédents. Nous savons, notamment par Agathange[3], que Vahagn (forme arménienne de l'avestique *Vṛthragna*) était un des principaux dieux de l'Arménie païenne, représentant la fonction guerrière, dans une triade incluant aussi Aramazd et Anahit[4]. Les Arméniens l'avaient assimilé à Héraklès, à cause de ses héroïques travaux, notamment comme « Arracheur » ou « Cueilleur de dragons[5] ». Moïse cherche à humaniser cette figure encombrante, en concédant toutefois qu'on lui rendait des honneurs divins, mais, à l'en croire, uniquement chez les Ibères, c'est-à-dire les Géorgiens de l'Est (I, 31).

I, 32 *(Conclusion du Livre I, où Moïse reprend la parole en s'adressant de nouveau à Sahak Bagratouni).*

Digression sur les fables des Perses *(écrite à la demande de ce dernier ; développement distinct du Livre I)* :

Moïse résume à grands traits, sous une forme qui porte la

1. Abélian (1966, t. 1, p. 100-104) entend montrer que le portrait de Tigrane (en I, 21-24) est remodelé selon les schémas traditionnels du panégyrique d'après les traités classiques de rhétorique, par ex. le *Livre des Chries* (cf. *supra*, p. 11, n. 4). Têr Mekertt'chian (1979, p. 105) soutient, au contraire, que ce chapitre et les suivants proviennent de sources exclusivement orales.

2. Cf. Russell 1987, p. 42.

3. Cf. Agathange 1976, p. 139, 347-349 (§ 127, 809).

4. Les travaux de Dumézil sont malheureusement ignorés dans la présentation du paganisme arménien donnée par Russell 1987, notamment p. 189-228 sur Vahagn.

5. Agathange 1976, p. 347-349 (§ 809). Sur le sens précis de cette épithète, cf. Russell 1987, p. 205 sq., 208-213.

trace des parlers moyen-iraniens du Nord-Ouest[1], la légende d'Ajdahak/Biouraspi (Dahāg/Bēwarasp) telle qu'elle est relatée par exemple dans le *Bundahishn* ou dans le *Livre des rois* de Firdousi. Là encore, il use vraisemblablement d'une tradition orale, comme pour les légendes des Pahlavik résumées en II, 70[2].

II, 1-9 *(Le premier roi parthe d'Arménie et son successeur Archak)* :

Moïse adapte les données de l'*Histoire primitive* en essayant de les concilier avec Eusèbe (II, 1-2). Mais il y ajoute des amplifications considérables, dont la source n'est pas connue, comme pour l'histoire de Morpʻioulik (II, 5), l'aménagement du nord et de l'ouest de l'Arménie (II, 6) et surtout l'organisation de la cour (II, 7-8)[3]. Dans ce dernier développement, est inséré un épisode fabuleux sur le géant Torkʻ Angeḷ, une espèce de Polyphème arménien[4] que Moïse compare au héros perse Ṛostom Sagtchik. Le même nom propre est pris comme équivalent de Nergal dans la traduction arménienne ancienne de la Bible (2 R 17, 30), et les philologues contemporains inclinent à y reconnaître le dieu anatolien Tarḫunda, divinité de la tempête[5]. Il est en tout cas assuré que l'historien s'inspire ici d'un mythe *(aṛaspel)* qu'il connaît par tradition orale.

*

II, 10-36 *(À la fin de II, 9, l'auteur annonce l'achèvement du livre de Mar Abas Catina et déclare, en II, 10, qu'il va s'inspirer, pour l'essentiel, des archives d'Édesse provenant de Nisibe et des temples de Sinope du Pont ; il allègue accessoirement plusieurs autres sources : Jules l'Africain, Flavius Josèphe, Hippolyte et*

1. RUSSELL 1987, p. 42 : *Traêtaona* apparaît dans le texte de Moïse sous la forme *Hroudên*, typique du Nord-Ouest.
2. R. Thomson (MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 217, n. 6) indique qu'il s'agit de légendes populaires partiellement parallèles au recueil iranien *Kârnâmag*, mais sans parallèle connu pour les épisodes mettant en scène des animaux.
3. Toutefois, sur ce point, Moïse s'inspire nécessairement du *Gahnamak* ou d'autres documents analogues (cf. *supra*, p. 52, n. 1).
4. Voir le conte que nous traduisons *infra*, p. 347 (n. 52).
5. Cf. RUSSELL 1987, p. 366-368.

Eusèbe. Si l'on se fiait à ses indications, l'utilisation des archives d'Édesse prendrait fin en II, 36) :

La réalité des faits est plus complexe. D'une part, en effet, Moïse répercute dans toute la suite de son œuvre des généalogies royales figurant aussi dans l'*Histoire primitive* et se rattachant par là même à Mar Abas ; d'autre part, ce qu'il nomme les « archives d'Édesse » n'emplit en fait que II, 24-36. Ce qui précède est emprunté à d'autres sources :

II, 11-13 *(Histoire d'Artachês Ier)* :

Moïse lui prête des exploits extraordinaires, sur la base de sources qui ne nous sont pas connues. L'épisode se termine par des « témoignages » d'auteurs grecs apparemment tirés d'un manuel de rhétorique[1].

II, 14-23 *(Tigrane II, son fils Artavazd et Rome)* :

La source principale de Moïse est ici le *Bellum Iudaïcum* de Flavius Josèphe, encore substantiellement utilisée en II, 24-26[2].

II, 24-36 :

Les « archives d'Édesse » sont ici essentiellement un mélange de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et de la version arménienne du Pseudo-Laboubna[3], dont la conclusion, reproduite par Moïse, déclare en effet : « Léboubna, fils du scribe Apʿchadar, écrivit tous les faits qui se sont passés du temps d'Abgar et de Sanatrouk et les déposa dans les archives d'Édesse[4]. » L'historien semble avoir pris pour argent

1. Cf. GUTSCHMID 1892, p. 314-315.

2. Voir aussi l'usage de Flavius Josèphe comme source secondaire, d'après Thomson (MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 26-27).

3. Cf. CARRIÈRE 1895, p. 359-374. Sur les différentes variantes du nom propre *Laboubna* (forme attestée en syriaque dans la *Doctrine d'Addaï*), qui apparaît en arménien comme *Léroubna* (II, 36), *Léboubna* ou *Louboubna* (*Lettre d'Abgar* en version arménienne), cf. CARRIÈRE 1895, p. 368, n. 4.

4. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, II, 36. Cf. LABOUBNA 1868 ; LÉROUBNA D'ÉDESSE 1869, p. 325 ; CARRIÈRE 1895, p. 369 sq. On notera la façon très contestable dont les éditeurs (LANGLOIS 1869, t. I) présentent le document arménien dans cette traduction française : tandis que tous les discours de l'apôtre Até/Thaddée ont été supprimés du texte de Léroubna, ils y ont ajouté arbitrairement les chapitres 26-36 du livre II de Moïse.

comptant ce qui n'était qu'une fiction littéraire habituelle en ce genre d'apocryphes et s'est cru de bonne foi autorisé à citer ces « archives ».

Il faut d'ailleurs noter que Moïse n'est pas l'inventeur de la tradition liant la première conversion de l'Arménie à l'apostolat de saint Thaddée et à la légende d'Édesse. Cette tradition existait sûrement depuis le v^e siècle au moins, comme le prouvent l'*Histoire primitive*[1], la version karchouni de la *Vie de saint Grigor*[2] et le *Buzandaran*[3]. L'historien n'a donc fait que systématiser des données déjà admises, qu'il a complétées par d'autres sources hagiographiques sur la première évangélisation de l'Arménie.

Ainsi, en II, 34, il résume rapidement un dossier constitué du *Martyre de sainte Sandoukht*, fille de Sanatrouk, du *Martyre de saint Thaddée* et de l'*Invention des reliques de saint Thaddée à Artaz*[4]. Il y ajoute des allusions à la mission de saint Barthélemy en Arménie[5] et de saint Simon en Perse[6].

En contraste avec les sources écrites de ces chapitres, l'histoire de Sanatrouk s'achève par une fable transmise oralement sur la petite enfance du roi, protégé miraculeusement d'une tempête de neige, et sur l'origine de son nom[7].

*

II, 37-61 (66) (*Le règne d'Artachês ; son prédécesseur et rival, l'usurpateur Ervand, ainsi que ses successeurs Artavazd, Tiran, Tigrane et Valarch*) :

Les explications de l'historien lui-même laissent entre-

1. Moïse de Khorène 1978, p. 366 : Archam, Abgar et Sanatrouk figurent dans la liste des rois d'Arménie. Sargsian (1966, p. 82) situe la formation de cette liste de rois au iv^e siècle.
2. Van Esbroeck 1971, p. 22-23. Sur le personnage historique de Sanatrouk, cf. Id. 1972.
3. *Buzandaran* 1989, p. 67, 213 (iii, 1 et v, 32) ; Van Esbroeck 1972, p. 269-270. On notera que les réserves présentées par cet auteur sur le texte du *Buzandaran* ne se justifient plus aujourd'hui, grâce aux clarifications apportées par N. Garsoïan dans sa traduction (*Buzandaran* 1989).
4. Van Esbroeck 1972, p. 267 sq.
5. Id. 1983, p. 171 sq.
6. Id. 1962, p. 431.
7. Abélian 1966, t. 1, p. 126.

voir quel genre de sources orales et écrites ont été utilisées pour cette section : « Ces faits nous sont relatés fidèlement par Olympios, prêtre de Hani[1], auteur d'une *Histoire des temples*, ainsi que beaucoup d'autres événements qui nous restent à raconter et qui sont confirmés par les livres des Perses et les chants épiques des Arméniens » (II, 48).

À vrai dire, la référence à l'*Histoire* rédigée par Olympios[2], que Moïse est seul à nous faire connaître, a souvent paru suspecte aux lecteurs de notre temps[3]. Néanmoins, G. Sargsian[4] a montré qu'il y avait un contraste très net au point de vue des sources entre les chapitres 37-48 et 49-67[5]. Tandis que ces derniers citent, parfois littéralement, des fragments d'épopées orales, les premiers s'appuient presque uniquement sur une source écrite qui a toutes les caractéristiques d'une œuvre historique et redonne ainsi une certaine vraisemblance à la mention de l'*Histoire des temples* d'Olympios.

À celle-ci on pourrait attribuer, en tout ou en partie, les chapitres suivants : II, 37-38, 43-49, 51, 56 et 59[6]. La description d'Ervandachat et d'Ervandakert pourrait être inspirée d'une connaissance directe des sites encore identifiables aujourd'hui[7]. Pour le reste, ce sont les sources orales qui dominent.

Tout d'abord, les *Chants de Gołtʿn*[8], dont Moïse nous donne le sommaire (en II, 49) avant de revenir plus en détails sur chacun des épisodes : « Comment [Artachês]

1. Hani ou Ani, c'est-à-dire Kamakh en Ékéliatsʿ, doit être distinguée de la ville d'Ani en Chirak, future capitale des Bagratouni.

2. II, 66 raconte que cette chronique fut traduite en syriaque et augmentée par Bardésane et que la version syriaque fut elle-même traduite en grec.

3. Voir les remarques de Thomson (MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 13, 16, 35, 189, n. 5).

4. SARGSIAN 1966, p. 144.

5. La remarque de Sargsian porte spécialement sur l'histoire d'Artachês et d'Ervand exposée en II, 37-60 ; mais la deuxième section (II, 49-60) doit être prolongée jusqu'en II, 66, si l'on tient compte de la mention d'Olympios dans ce dernier chapitre.

6. Peut-être aussi partiellement en II, 62-66 ; mais II, 64 porte des traces de la lecture du *Gahnamak* (cf. *supra*, p. 52, n. 1).

7. ARAKʿÉLIAN 1965 ; cf. SARGSIAN 1966, p. 215.

8. Sur cette source orale de caractère épique, cf. ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 158-176, ainsi que SARGSIAN 1966, p. 146-153, pour le commentaire du sommaire donné par Moïse en II, 49.

construit la ville [II, 49], se marie chez les Alan [II, 50], la naissance de ses enfants [II, 50], la prétendue passion de Sat'inik pour la race du dragon [épisode raconté précédemment en I, 30], c'est-à-dire, en termes mythologiques, pour les descendants d'Ajdahak qui possédaient tout le pied du Masis [I, 30], comment il lutte contre eux, ruine leur pouvoir, les massacre, incendie leurs constructions [II, 51], la jalousie des fils d'Artachês et leurs provocations mutuelles à l'instigation de leurs épouses [II, 53]. » La différence entre la tradition orale des *Chants de Golt'n* et la source écrite utilisée par Moïse est soulignée par un indice matériel : le personnage nommé Arvagan dans la « fable » est censé s'appeler Argam dans les textes historiques[1].

En dehors du sommaire des *Chants de Golt'n*, mais en se référant aux aèdes de la même région, Moïse cite des fragments épiques concernant le malheur survenu à Artavazd, fils d'Artachês, durant son enfance, la malédiction que son père prononce contre lui d'outre-tombe et son enchaînement par les K'adj sur l'Azat Masis (II, 61). Précédemment (II, 54), à propos des campagnes d'Artavazd et de Sembat, l'historien mentionnait, sans se référer aux aèdes de Golt'n, des chants fabuleux concernant Domet, qu'il identifie à Domitien[2].

Enfin, à propos du règne de Valarch (II, 65), constructeur de Valarchapat, Moïse cite littéralement un fragment d'épopée relatif à la première construction du site par le jeune Vardgês, qui épousa la fille du premier Ervand[3].

*

1. L'identification d'Argam à Argavan en II, 51 est donc une hypothèse personnelle de Moïse.

2. Cf. SARGSIAN 1966, p. 149 sq., 181 sq. L'identification de Domet à Domitien a été contestée par des savants modernes qui allèguent que Domitien n'aurait jamais envahi l'Arménie et préfèrent reconnaître ici Domitius Corbulo, le général de Néron envoyé en Arménie dans les années 50 du Ier siècle. Néanmoins, une inscription de Domitien a été retrouvée en 1948 par I. M. Djafarzadeh en Azerbaïdjan : *Imperatore Domitiano Caesare Augusto Germanico Invicto Iulius Maximus Legio XII Fulminatrix* (cf. KHAT'CHIKIAN 1948, p. 94 sq.). Cette inscription confirme les allégations de Moïse.

3. La citation figure en II, 65. Le premier Ervand est mentionné en I, 22.

II, 67-82 *(Règne de Khosrov, puis du premier roi chrétien, Tẹrdat, avant sa conversion)* :

Moïse se réfère explicitement à Agathange (II, 67), mais déclare vouloir donner plus de détails sur la période de vacance du trône séparant ces deux règnes, grâce à la source qu'il nomme Firmilien.

De fait, l'influence d'Agathange (ou de ses différentes rédactions[1]) est nettement perceptible en II, 67, 71-74, 76, 79-80 et 82. Mais la *Chronique* d'Eusèbe est aussi utilisée en II, 68, 69, et l'*Histoire ecclésiastique* en II, 75. L'origine des Mamikonian, relatée en II, 81, amplifie une tradition parallèle à l'*Histoire primitive*. II, 70 contient un résumé de fables perses que Moïse connaît vraisemblablement par tradition orale[2].

Moïse a-t-il directement utilisé, dans cette section, l'épopée de *La Guerre des Perses*, dont se sont inspirés Agathange et le *Buzandaran*[3] ? M. Abẹlian souhaiterait le croire, parce que, dit-il, « il serait difficile d'admettre que l'historien ait usé jusqu'à Artavazd de chants traditionnels, de contes et d'épopées et qu'il n'y ait plus prêté aucune attention par la suite[4] ». Cet argument théorique ne nous paraît guère confirmé par le style de ces chapitres[5]. Néanmoins, en relevant ce qui n'apparaît pas chez Agathange, M. Abẹlian voudrait considérer comme des emprunts directs à l'épopée les actions d'Artachir en Arménie, le sauvetage de Khosrovidoukht par Auta Amatouni et l'enlèvement de la sœur d'Artavazd par Tatchat Achotʿs (II, 77-78), certains exploits de Tẹrdat (II, 79, 85), l'histoire romanesque de l'origine des Mamikonian (II, 81)[6].

*

1. Présentation commode par Winkler 1980 (avec stemma p. 134).
2. Cf. *supra*, p. 66, n. 2. Sur Firmilien, cf. *supra*, p. 45, n. 1.
3. Abẹlian 1966, t. 1, p. 181-302.
4. *Ibid.*, p. 185.
5. Voir les critiques de Sargsian 1966, p. 154 sq.
6. Abẹlian 1966, t. 1, p. 186.

II, 83-92 (*Conversion et mort de Tẹrdat, qui s'inscrivent naturellement dans l'histoire du règne de Constantin et du concile de Nicée*) :

En apparence, les informations de Moïse rejoignent ici différentes sources byzantines : les *Actes de Sylvestre*, traduits en arménien en 678 (II, 83), l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, traduite en arménien en 697 (II, 83, 86, 89-90)[1], les *Actes de Basilée* (II, 88), et peut-être des chroniques comme celle de Jean Malalas, postérieure à 565[2] (II, 83, 87-88)[3], ou la *Chronique pascale*, du VIIe siècle (II, 88)[4]. Ces sources sont d'ailleurs repérables dans les sections suivantes jusqu'à la fin de l'ouvrage, chaque fois que le récit déborde le cadre de l'histoire arménienne[5].

Quant à savoir comment Moïse a pu accéder aux informations qu'elles contiennent, la question reste disputée. Les rapprochements avec les chroniques byzantines ne sont pas littéraux, et l'on ne connaît de celles-ci aucune traduction arménienne. On pourrait donc soutenir que Moïse ne les utilise pas directement mais a eu recours, d'une façon qui n'est pas élucidée, aux chroniques plus anciennes, aujourd'hui perdues, dont elles sont dérivées.

Les autres sources, traduites en arménien, posent un problème différent, car les parallèles sont souvent littéraux et semblent même dénoter l'influence directe des versions arméniennes. Si tel était le cas, il ne resterait plus qu'à conclure, avec A. Carrière[6], que Moïse ne peut être antérieur au VIIIe siècle. Toutefois, F. C. Conybeare[7] compare les passages incriminés avec des sources arméniennes ultérieures et s'efforce de montrer que celles-ci, tout comme Moïse, dépendent de sources différentes de celles

1. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 36-37. Les rapports de ce texte (dont il existe deux rédactions arméniennes, longue et brève) avec celui de Moïse restent très disputés.
2. *Ibid.*, p. 22-23 ; TRAINA 1991, p. 79.
3. Peut-être précédemment utilisée en II, 76, 79.
4. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 22-23. La même source a peut-être été aussi utilisée précédemment en II, 79.
5. Cf. par ex. III, 33 (*Chronique pascale*, Socrate), 52, 54, 57, 67 (Socrate).
6. CARRIÈRE 1893, p. 18-19.
7. CONYBEARE 1901.

qu'A. Carrière croyait avoir identifiées. Nous ne prétendons pas trancher la question.

En II, 90, l'historien apporte un témoignage probablement direct sur l'inscription grecque de Gaṙni, qu'il semble avoir vue de ses propres yeux[1], tandis que les deux derniers chapitres (II, 91-92) reviennent à Agathange.

*

Les sources du Livre III sont plus aisément repérables. Bien que, à l'exception d'Agathange, Moïse ne les mentionne jamais explicitement, il utilise largement, non sans variations, les historiens classiques de l'Arménie chrétienne : le *Buzandaran*[2], Korioun[3] et, selon toute probabilité, Łazar de P'arpi[4].

III, 1-42 (*L'Arménie depuis la mort de Tṛdat jusqu'à la division du royaume*) :

Cette section dépend principalement du *Buzandaran*. Dans la mesure où cet emprunt est inavoué, Moïse use assez librement de sa source, en réinterprétant souvent les faits ou en les relatant d'une façon différente. Certaines de ces modifications s'expliqueraient, selon M. Abełian, par un recours direct aux épopées orales (III, 21-25, 27, 31)[5].

Pour les événements extérieurs à l'Arménie, Moïse continue d'user d'une information parallèle aux sources byzantines déjà mentionnées.

III, 43-46 (*Conséquences immédiates de la division du royaume*) :

Les sources de ces chapitres ne sont pas élucidées.

1. Ce qu'il en dit correspond à ce qu'on a retrouvé sur le site.
2. Cf. *Buzandaran* 1989, et *supra*, p. 44, n. 7.
3. Mentionné en III, 60, non pas comme auteur, mais comme disciple de Machtot's ; pour son œuvre, cf. KORIOUN 1981.
4. Cf. ŁAZAR DE P'ARPI 1904 et 1991.
5. ABEŁIAN 1966, t. 1, p. 186. Thomson (cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 49-51) estime plutôt que ces modifications volontaires sont dues au désir de prendre ses distances vis-à-vis de la tradition mamikonienne et de se démarquer de son modèle pour faire croire qu'il écrit lui-même au Vᵉ siècle.

III, 47-68 (*Événements contemporains de Mesrop et de Sahak*) :

Il s'agit d'informations parallèles à Korioun (III, 47, 49, 52-54, 57-58, 60-61, 69) et à Ḷazar de P'arpi, avec peut-être d'autres sources qui nous sont inconnues.

Il ne fait aucun doute que Moïse ait utilisé Korioun, le plus ancien historien arménien. Mais on peut se poser la question pour Ḷazar de P'arpi, qui semble avoir écrit à l'extrême fin du vᵉ siècle, c'est-à-dire non seulement plusieurs décennies après le moment où Moïse arrête son récit, mais aussi après la mort de Sahak Bagratouni, dédicataire de l'*Histoire de l'Arménie*. C'est pourquoi les listes médiévales d'historiens arméniens situent généralement Ḷazar après Moïse, de même que certains philologues modernes ont cru trouver des allusions à la vie de notre auteur dans la *Lettre* de Ḷazar à Vahan Mamikonian.

Pourtant, l'examen des parallèles entre les deux auteurs paraît plutôt indiquer une dépendance de Moïse à l'égard de Ḷazar, et non l'inverse. Prenons un exemple : la célèbre description de la province d'Aïrarat au début de l'*Histoire* de Ḷazar[1] semble avoir été monnayée par Moïse en deux tableaux différents, celui de l'Aïrarat (I, 16) et celui de la province de Karin (III, 59)[2]. Or les qualités, l'ampleur et la cohérence de la description de Ḷazar comparées aux quelques traits retenus par Moïse suggèrent que le premier est bien l'original et le second l'imitateur. On observe ici, dans le cas de Ḷazar, le même procédé que pour certaines sources secondaires de Moïse, comme le Pseudo-Callisthène ou Philon. Quant aux événements survenus sous le règne des derniers Archakouni, la dépendance de Moïse à l'égard de Ḷazar a paru incontestable aux historiens contemporains[3].

Comme il l'a fait précédemment pour le *Buzandaran*, Moïse use de Ḷazar durant toute la fin du Livre III, ainsi que d'un fil conducteur assez libre : tantôt il le suit de près, tantôt il le modifie d'une façon assez substantielle[4].

1. Ḷazar de P'arpi 1991, p. 42-43.
2. Moïse de Khorène 1978, Thomson, p. 50.
3. Sargsian 1965, p. 104-107.
4. Moïse de Khorène 1978, Thomson, p. 46-47.

III, 68 est le deuil qui sert de conclusion à l'œuvre, où Moïse laisse place à des thèmes rhétoriques empruntés à la Bible et à des sources patristiques, comme Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze, dont les traductions arméniennes datent du v^e^ siècle.

2. VALEUR HISTORIQUE DE L'OUVRAGE

L'agencement synthétique de cette ample documentation a abouti à la création d'un chef-d'œuvre, que même les plus critiques des historiens contemporains ont qualifié de « monument exceptionnel, inégalé à beaucoup de points de vue dans l'ensemble de la littérature arménienne, et remarquable avant tout pour la profonde idéologie nationale qu'il a créée et qui devait servir à l'éducation de générations entières dans les siècles à venir[1] ».

De même que Balzac, en écrivant *La Comédie humaine*, rivalisait avec l'état civil, Moïse jongle avec les généalogies sacrées et profanes, les listes nobiliaires et l'onomastique médiévale, pour raviver sous nos yeux toute l'aristocratie d'une nation sur plus d'un millénaire. Pourtant, s'il pouvait converser avec ses admirateurs du xx^e^ siècle, il serait sans doute cruellement déçu de n'être plus autant admiré qu'autrefois pour ce dont il était le plus fier : sa chronologie[2].

Anachronismes ou décalages chronologiques ?

Il serait oiseux de relever ici tous les anachronismes de l'*Histoire de l'Arménie* et de montrer combien ils nuisent à la réalité événementielle du récit. On se contentera de quelques exemples.

L'historien raconte (II, 83) que l'empereur Constantin, fils de Constance, épousa à Nicomédie Maximina, fille de Dioclétien. Le roi Tṛdat devint ami de Constantin au

1. Adontz 1970 b, p. 163.
2. Cf. Sargsian 1965, p. 148-156 : liste des 77 indications chronologiques données par Moïse dans les Livres II et III.

moment de ce mariage. Constance mourut quelques années après, et Constantin fut reconnu comme son successeur par son beau-père Domitien. La chronologie des faits est ici entièrement fausse. Le mariage de Constantin avec Fausta, fille de Maximianus (et non de Dioclétien), date de 307. Il est donc postérieur, et non pas antérieur, à la mort de Constance, qui eut lieu en 306. Quant à Dioclétien, il ne pouvait pas jouer le rôle que lui prête Moïse, puisqu'il avait abdiqué avant la mort de Constance. Voilà donc le cas d'un récit dont il ne reste littéralement plus rien dès qu'on rétablit une chronologie correcte.

D'une façon plus générale, on peut observer que Moïse connaît en principe, grâce à Eusèbe, la chronologie exacte des empereurs romains, mais qu'il éprouve la plus grande peine à la synchroniser avec les listes de rois arméniens qu'il tire des mêmes sources que l'*Histoire primitive*. Il en résulte des décalages considérables.

Ainsi, le dernier souverain orontide, Oronte III (IV), est tué en 200 av. J.-C. par un soulèvement organisé, avec l'appui du Séleucide Antiochos III, par le stratège Artaxias Ier, qui se proclame roi en 188 av. J.-C. et règne jusqu'en 161, fondant ainsi une nouvelle dynastie. Ces événements des IIIe-IIe siècles av. J.-C. sont indûment transposés par Moïse au Ier siècle de notre ère[1] : Oronte III (IV), qu'il appelle Ervand[2], devient alors contemporain (II, 38) de Vespasien (69-79) et de Titus (79-81), tandis qu'Artaxias, c'est-à-dire Artachês, voit successivement les règnes (II, 54) de Domitien (81-96), de Nerva (96-98), de Trajan (98-117) et d'Hadrien (117-138).

Non seulement Moïse décale ainsi de plusieurs siècles le règne de certains monarques arméniens, mais il n'est pas conscient du fait que trois monarchies différentes ont régné successivement sur l'Arménie : les Orontides aux IVe-IIIe siècles, les Artaxiades aux IIIe av.-Ier siècles apr. J.-C., et enfin les Arsacides aux Ier-Ve siècles apr. J.-C.[3]. Pour lui,

1. SARGSIAN 1965, p. 70 ; ID. 1966, p. 178-180.
2. MANANDIAN 1977, p. 130.
3. Des Arsacides règnent en Arménie dès le Ier siècle ; mais TOUMANOFF (1990, p. 500) observe que cette dynastie ne s'y stabilise qu'en 180.

tous les rois postérieurs à Alexandre le Grand sont des Archakouni, c'est-à-dire des Arsacides. Il a si peu le sentiment de la distinction des dynasties que la succession de souverains qu'il présente — Vaļarchak, Archak, Artachês, Tigrane, Artavazd, Archam, Abgar, Sanatrouk, Ervand, Artachês, Artavazd, Tiran, Tigrane, Vaļarch, Khosrov et Tẹrdat — mélange, dans un désordre à première vue déconcertant, des noms caractéristiques de familles et d'époques différentes[1]. Par exemple, il serait plutôt insolite que des rois Archakouni d'Arménie aient porté les noms de Tigrane, d'Archam, ou d'Abgar.

Néanmoins, cette première impression doit être tempérée par deux remarques. Tout d'abord, dans cette série apparemment incohérente, on peut isoler une séquence (Ervand, Artachês, Artavazd, Tiran, Tigrane), qui correspond à l'ordre des rois des IIIe-Ier siècles av. J.-C., soit Oronte III (IV) (212-200), Artaxias Ier (188-161), Artavazd Ier (161-123), Tigrane Ier (123-95), Tigrane II (95-55)[2]. Sur ce point, malgré un décalage chronologique considérable, Moïse complète efficacement les lacunes des sources classiques.

D'autre part, il serait injuste de rendre l'historien lui-même responsable de toutes ses erreurs. Il ne fait souvent que suivre ses sources[3], qui s'inspirent elles-mêmes de traditions liées au culte des ancêtres royaux (II, 8)[4] et de l'usage des souverains de revendiquer pour ancêtres non seulement les monarques de leur lignée, mais ceux des lignées précédentes. Par exemple, Artachês se déclare, dans ses inscriptions, « Orontide[5] », ce qu'il n'était peut-être pas en réalité, mais qui devait contribuer à légitimer son pouvoir.

Cependant, il faut bien reconnaître en fin de compte que, si nous n'avions que l'œuvre de Moïse pour reconstituer l'histoire de l'Arménie préchrétienne, nous tomberions dans de graves erreurs et nous pourrions difficilement nous faire une idée cohérente de la succession des faits et des

1. SARGSIAN 1966, p. 114-127.
2. *Ibid.*, p. 82 ; TOUMANOFF 1990, p. 95 et 395.
3. SARGSIAN 1966, p. 83-85.
4. *Ibid.*, p. 35.
5. *Ibid.*, p. 70-73.

époques. Est-il besoin de rappeler que Moïse ne connaît le règne de Tigrane II (95-55), le plus glorieux de tous les monarques arméniens, gendre de Mithridate et adversaire du grand Pompée, que par les rares informations qu'il tire de Flavius Josèphe (et qui ne sont pas toujours pertinentes au sujet)[1] ; quant aux traditions orales concernant ce héros, l'historien les rapporte par erreur au premier Tigrane[2], dont il fait un contemporain d'Ajdahak, le dernier roi mède, au VIe siècle av. J.-C. (I, 24-30)[3] !

Placé devant la tâche impossible de faire coïncider des sources hétérogènes, mais également respectables à ses yeux (d'un côté, la chronologie scientifique des historiens grecs et byzantins, et, de l'autre, des traditions nationales à demi fabuleuses, qui n'auraient été synchronisables qu'au prix d'un travail critique dont il n'avait pas les moyens, ne fût-ce que sur le plan du matériel documentaire), Moïse n'a pas toujours réussi, malgré la valeur de beaucoup de ses informations, à éviter les distorsions chronologiques. Son souci de cohérence et ses scrupules n'ont fait parfois qu'aggraver les erreurs de ses sources.

Qualité des informations sociales et institutionnelles

Mais c'est justement la vénération qu'il a eue pour ses traditions nationales qui fait tout le prix de son *Histoire*. On y trouve la vérité des lieux, des usages, du langage et de la parole. Non seulement il décrit les paysages avec expressivité, situe très justement les fondations royales[4], mais il nous découvre souvent des faits de civilisation d'une justesse et d'une précision incomparables.

Par exemple, il fait d'Ervaz, frère du roi Ervand, le grand prêtre des idoles à Bagaran (II, 40). L'association de ces deux anthroponymes dérivant l'un et l'autre du moyen-

1. Cf. les remarques de CARRIÈRE 1895, p. 374-376, à propos de II, 14-21 (Tigrane).
2. Cf. MANANDIAN 1963, p. 60-63.
3. En réalité, Tigrane Ier régna de 123 à 95 av. J.-C.
4. Cf. par ex. MANANDIAN 1965, p. 45-46, sur la valeur des indications de Moïse quant à l'emplacement d'Artachat/Artaxata.

mède[1] est déjà en elle-même linguistiquement vraisemblable. De plus, Strabon[2], décrivant l'organisation des sanctuaires royaux en Cappadoce, précise que le grand prêtre est le deuxième personnage du royaume après le roi lui-même et qu'il est généralement de sa famille. Enfin, l'une des inscriptions grecques découvertes à Armavir en 1927 nous fait savoir que Mithra[3], frère du roi Oronte IV (l'Ervand de Moïse), était effectivement grand prêtre du Soleil et de la Lune : ce qui laisserait supposer que ce Mithra était peut-être la même personne qu'Ervaz et confirme en tout cas l'importance et la justesse de l'information apportée par Moïse.

De même, il ne se contente pas de mentionner le bornage des champs ordonné par Artachês ; il nous laisse entrevoir la raison historique profonde de cette décision. En effet, aussitôt après avoir signalé le fait, il en donne l'explication avec une exactitude qui ne peut que susciter l'admiration des historiens contemporains : « [Artachês] avait augmenté la population de notre pays d'Arménie en y introduisant beaucoup d'étrangers, qu'il établit dans les montagnes, les vallées et les plaines. [...] [De son temps] on ne trouvait plus dans tout notre pays d'Arménie aucun terrain inculte, ni dans les montagnes, ni dans les plaines, tant était grande la prospérité de notre territoire » (II, 56).

Chacun des termes employés ici a une signification précise[4]. Artachês avait augmenté la population de l'Arménie en procédant, après ses conquêtes, au même type de déportations massives qui nous sont rapportées à propos de son successeur Tigrane II. Ce dernier aurait ramené de Cappadoce en Arménie quelque trois cent mille captifs[5] ou, selon Strabon, la population entière de douze villes d'Asie Mineure[6].

1. D'après A. Périkhanian, citée par SARGSIAN 1966, p. 212, n. 123, les formes originales de ces deux noms seraient **Rayavant* et **Rayavāza*.
2. Strabon, XII, 2, 3, cité par SARGSIAN 1966, p. 213.
3. Cité par SARGSIAN 1966, p. 213, n. 124.
4. Cf. SARGSIAN 1966, p. 192-197, dont nous résumons le commentaire sur ce texte.
5. Appien, *Mithridate*, 67.
6. Strabon, XI, 14, 15.

Or, deux siècles avant Artachês, Xénophon[1], traversant l'Arménie, est frappé des distances qui séparent les villages ou les groupes de villages. Il mentionne des intervalles déserts de près de 85 km, que les Grecs parcourent dans le vent et la neige en trois étapes[2]. L'arrivée massive de captifs étrangers devait changer cette situation. Il devenait possible d'exploiter toutes les terres cultivables. Mais ce nouveau mode de mise en valeur, au moyen d'esclaves prisonniers de guerre, supposait la constitution de grands domaines ruraux appartenant à des propriétaires déterminés et différant par là même de la propriété collective et des pratiques communautaires prévalant dans les anciens villages. D'où la nécessité de distinguer précisément entre ces deux types de propriété et d'exploitation en faisant tracer, comme l'ordonne Artachês, « les limites des villages (*gévł*) et des fermes (*agarak*) » en les faisant marquer sur le terrain par des repères en pierre.

Si nous ne connaissions ces pierres que par l'archéologie et non pas aussi par le texte de Moïse, nous aurions quelque peine à deviner leur fonction précise. En effet, aucune d'entre elles n'a été découverte *in situ*[3]. De plus, elles ne portent que le nom du roi Artachês, sans aucune indication sur leur usage, et, même si nous avions pu pressentir d'après leur aspect matériel qu'il devait s'agir de bornes, nous n'aurions, sans Moïse, aucune idée de l'importance et de la signification de la réforme agraire qui a justifié leur mise en place. Ce seul exemple suffirait à démontrer la profondeur et l'originalité des informations livrées par Moïse dès que l'on quitte le plan des événements pour s'intéresser aux faits culturels, économiques et sociaux.

Moïse et le passé linguistique de l'Arménie

Cependant, au-delà des structures économiques et des institutions, il y a aussi les hommes, avec leur mémoire, leur univers intellectuel et leur parole vivante. Là encore,

1. Xénophon, *Anabase*, IV, 4-5.
2. *Ibid.*, IV, 5, 2.
3. Sargsian 1966, p. 420.

l'apport de Moïse est irremplaçable. Non content de se référer aux épopées orales, il les cite parfois littéralement. Certes, on doit concéder qu'il modernise la langue de ces citations, car celle-ci ne diffère pas pour la forme de l'arménien classique, tel que nous le connaissons à partir du Ve siècle de notre ère. Pour prendre un exemple concret, les *Chants de Gołt'n*, qui relatent dans un style épique des événements du IIe siècle av. J.-C., ne reproduisent sûrement pas, dans les citations qu'en donne Moïse, la langue arménienne parlée à cette époque, puisqu'on y observe, comme dans l'arménien du Ve siècle, des alternances vocaliques en syllabes prétoniques, qui ne se produisirent pas avant les premiers emprunts iraniens d'époque arsacide[1] et ne devraient donc pas, en bonne logique, se retrouver dans des textes aussi anciens.

Il faut donc admettre que Moïse a modernisé la morphologie de ces citations directes, mais le vocabulaire et la phraséologie semblent être restés substantiellement intacts.

Examinons le passage des *Chants de Gołt'n* où Artachês, après avoir tenté, comme il est d'usage[2], d'acheter sa fiancée et s'être heurté au refus, non moins codifié, du père de la jeune femme, procède à l'enlèvement fictif de celle-ci en montant sur son cheval noir pour la prendre au lasso et l'entraîner ainsi de force vers son camp. Le cavalier passe sur sa monture comme un « aigle au vol altier *(artsvi serat'ev)* » (II, 50). La comparaison pourrait sembler banale si une inscription du roi ourartien Ménoua (810-785), retrouvée dans la région de Van, près du village de Sełga, ne venait lui donner un relief particulier : « Par la puissance du dieu Khaldi, Ménoua, fils d'Ichpouïni, déclare : " En ce lieu, le cheval nommé Artsibi, monté par Ménoua, a sauté vingt-deux coudées " [11,20 mètres][3]. » Le nom propre de cette monture royale paraît faire écho à la description du beau coursier noir grâce auquel Artachês franchit d'un bond

1. BOLOGNESI 1990, p. 173.
2. Voir l'explication du mariage d'Artachês par ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 170-174, avec des parallèles grecs, iraniens et slaves très éclairants. Sur le rituel, toujours très compliqué, des demandes en mariage dans les campagnes arméniennes au XIXe siècle, cf. LALAYAN 1983, p. 141-150.
3. MELIKICHVILI 1960, p. 205.

la Koura : à vrai dire, c'est le même nom de l'aigle, *artsibi* ou *artsvi*, qui est employé de part et d'autre. Ainsi, en dehors même de ce qu'il nous apprend sur les coutumes de mariage des anciens Arméniens, ce fragment des *Chants de Golt'n* nous révèle une métaphore poétique très anciennement implantée en Arménie, selon toute apparence déjà connue à l'époque préarménienne.

On pourrait aussi bien noter la locution pittoresque employée dans un autre fragment épique concernant également les coutumes de mariage : « battre et marteler *(kẹṛel kop'el)* la porte » de quelqu'un, au sens de « demander une jeune fille en mariage » (II, 65)[1]. De telles expressions authentifient le texte : de tels passages ne peuvent être des fabrications ou des reconstitutions laborieuses d'érudits ; c'est la parole vivante d'un monde disparu.

D'une façon générale, on ne peut qu'admirer l'ampleur et l'expressivité du vocabulaire de Moïse de Khorène, qui, malgré tous ses néologismes et ses calques savants du grec, demeure néanmoins en continuité avec celui des plus grands écrivains de l'âge d'or. À le lire, on se sent, tout compte fait, plus proche du foisonnement lexical de Korioun, d'Agathange, du *Buzandaran* et de Ḷazar de P'arpi que de l'arménien classique, un peu formel, pour tout dire appauvri, des historiens ultérieurs. Serait-ce l'indice que, par-delà la vaste culture littéraire de l'auteur, l'arménien classique était encore pour lui une langue parlée, au plein sens du terme ?

Mémoire collective et stylisation historique

Les données de l'histoire événementielle et de la chronologie objective correspondent rarement à la conscience qu'une communauté nationale a d'elle-même et à l'image qu'elle garde de son propre passé. Peu importe, de ce point de vue, que Moïse attribue à Tigrane Ier, rejeté dans un passé lointain, presque mythique, ce qui appartenait en fait à Tigrane II, si le portrait qu'il trace du roi Tigrane de la

1. Cf. ABẸLIAN 1966, t. 1, p. 128.

tradition est conforme à l'idée que pouvaient en garder les Arméniens à travers les siècles.

L'idée de distinguer, en les numérotant, différents Tigranes successifs est une invention de chronographes grecs, étrangère à la mentalité arménienne. Pour le peuple, bien évidemment, il n'y a jamais eu qu'un seul roi Tigrane, qui vivait il y a fort longtemps, qui était beau et conquérant, paré de toutes les vertus : « Il avait une chevelure blonde, bouclée aux extrémités, un visage coloré, un regard doux, une noble stature, de larges épaules [...] il était sobre dans le boire et dans le manger [...] modéré dans les désirs de la chair, très sage, éloquent et doué de toutes les qualités propres aux mortels [...] » « Il accumula des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses, de vêtements et d'étoffes de toutes couleurs, pour les hommes aussi bien que pour les femmes, grâce à quoi les laids paraissaient aussi magnifiques que les beaux, et les beaux, selon l'esprit du temps, se muaient tous en héros de la race des dieux » (I, 24)[1] !

À ce souverain légitime, à qui tout réussit, l'imagination collective des Arméniens opposait divers types de monarques, comme Artachês (II, 47-60), un roi à la mesure humaine, preux, sage et victorieux, mais qui fait aussi l'expérience de l'amour et de la trahison de son épouse[2], de la turbulence et de l'ingratitude intrigantes de ses fils et de ses belles-filles, de la désillusion et de la mélancolie face à une ultime maladie, qu'il affronte entouré de flatteurs et de charlatans[3]. Peu glorieuse pour un guerrier, sa mort contraste avec le faste de ses funérailles accompagnées de sacrifices humains, dont Moïse tente d'atténuer la barbarie en ornant la cérémonie de raffinements empruntés au Pseudo-Callisthène et à Flavius Josèphe (II, 60)[4].

À côté des bons rois, il y eut aussi les mauvais ou les malheureux, comme l'usurpateur Ervand (II, 37-46) ou Arta-

1. Voir le commentaire de ce texte par MANANDIAN 1963, p. 61-63.
2. Allusion à cette infidélité dans la dernière citation poétique de I, 30.
3. Moïse rapporte (II, 60), sans citer précisément l'épopée qui lui sert de source, la mort mélancolique de ce roi. Il se trouve qu'un fragment du texte (traduit *infra*, p. 368) a été conservé, indépendamment, par Grigor Magistros, auteur du XI[e] siècle.
4. Cf. Thomson (MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 202, n. 10).

vazd le maudit (II, 61). Là encore, la mémoire nationale cherche moins à rendre compte des faits historiques qu'à créer des types et des caractères qui serviront d'exemples une fois pour toutes. Il nous semble aujourd'hui évident qu'Ervand était un souverain plus légitime qu'Artachês, qui a pris le pouvoir par la force[1]. Mais la tradition artaxiade qui s'est imposée depuis lors a inversé les rôles : c'est Ervand qui devient le bâtard et son adversaire l'héritier de bon droit. Or un bâtard royal n'est véritablement illégitime que s'il naît d'une naissance monstrueuse et contre nature : ce que Moïse traduit par l'image du Minotaure (II, 37), qu'il connaît grâce à Philon[2], et en appliquant à l'usurpateur les croyances populaires sur le mauvais œil (II, 42)[3].

De même, on s'accorde généralement[4] pour reconnaître que l'Artavazd, fils d'Artachês, dont Moïse décrit le règne bref et tragique (II, 61)[5] en des termes directement empruntés aux épopées orales, ressemble à Artavazd II (55-34), fils de Tigrane II, que, sur la foi de maigres informations recueillies chez Flavius Josèphe[6], l'historien traite comme un personnage différent dans un autre passage de son œuvre (II, 22-23). Là encore, la confusion chronologique, si gênante qu'elle aurait pu être si nous ne disposions pas d'autres sources qui nous permettent de la corriger, se révèle particulièrement instructive sur la façon dont les Arméniens ont vécu et mémorisé leur histoire.

Que pouvait-on savoir, en Arménie, du sort véritable d'Artavazd II, trahi par Marc Antoine, emmené captif en Égypte et poussé devant le char de son ancien allié dans le cortège du triomphe dérisoire que celui-ci célébra à Alexan-

1. Si l'on suppose qu'Ervand est Oronte III (IV) et Artachês Artaxias Ier, *dont l'origine (tigranide ou orontide) est disputée* (TOUMANOFF 1990, p. 93).

2. PHILON D'ALEXANDRIE 1988, p. 167 (*Alexander=De animalibus*, § 66). Le texte, traduit du grec, n'a été conservé qu'en arménien.

3. Sur le mauvais œil en Arménie, cf. ABEGHIAN 1899, p. 574-579.

4. ABÉLIAN 1966, t. 1, p. 147 ; mais on pourrait aussi songer à Artavazd III ou à Artavazd V (MAHÉ 1982, p. 178, n. 11).

5. Cf. MAHÉ 1982.

6. Flavius Josèphe, *Bellum Iudaïcum*, 1, 18, 5 ; cf. CARRIÈRE 1895, p. 375, n. 2.

drie pour masquer sa défaite[1] ? Moïse lui-même ignore que le roi finit égorgé par ordre de Cléopâtre après la bataille d'Actium[2]. Mais on se mit à forger des fables sur la disparition d'un souverain aimé, dont on attendait le retour avec d'autant plus d'impatience que Marc Antoine, traitant l'Arménie en pays conquis, y avait établi pour roi le jeune Alexandre, l'un des fils qu'il avait eus avec Cléopâtre[3].

On assigna à la disparition d'Artavazd des causes surnaturelles, qui effaçaient l'humiliation subie, et on décrivit son retour, qui se faisait attendre, en termes apocalyptiques[4]. La légende, telle que nous la conte Moïse (qui rejoint ici plusieurs autres témoins[5]), nous apporte un témoignage précieux sur la mythologie mithriaque[6] en usage dans l'Arménie de cette époque. Compte tenu des pratiques de divinisation des rois, elle atteste peut-être l'assimilation à Mithra d'Artavazd, dont le père, Tigrane, avait été identifié à Vahagn[7].

On voit donc l'apport spécifique de Moïse de Khorène : une vision intériorisée de l'histoire d'Arménie, la mémoire des lieux et des héros, toutes sortes d'éclairages inattendus sur la signification profonde des structures familiales, économiques, politiques et sociales, de mythes et de traditions où s'exprime l'inconscient national arménien. C'est ce qui explique, sans doute, le succès extraordinaire de cette œuvre, où un peuple tout entier continue de se reconnaître après tant de siècles passés. Quant aux historiens actuels, plus portés que leurs prédécesseurs des XVIII^e-XIX^e siècles, non pas à dénoncer, mais à interpréter les distorsions chronologiques, ils ne peuvent que trouver avantage à disposer sur l'Arménie d'une source radicalement différente de la documentation grecque et latine, surtout préoccupée de dates et de faits politiques ou militaires, mais largement complémentaire, si l'on considère l'originalité des informations apportées.

1. Dion Cassius, XLIX, 39, 40.
2. *Ibid.*, LI, 5.
3. Strabon, XI, 13, 2.
4. Cf. MAHÉ 1982.
5. *Ibid.*, p. 203-205, pour la traduction des principaux parallèles à II, 61.
6. *Ibid.*, p. 186-192 et 198, n. 83.
7. SARGSIAN 1966, p. 57.

3. INTENTIONS POLITIQUES DE L'*HISTOIRE DE L'ARMÉNIE*

Précisons maintenant les intentions que pouvait avoir Moïse en rédigeant son *Histoire*.

Passé glorieux et présent malheureux

Il s'agissait tout d'abord de réhabiliter la culture et le passé lointain (et par là même préchrétien) de sa nation, en montrant que « beaucoup d'actes de vaillance ont été accomplis dans notre pays, dignes d'être rappelés par écrit » (I, 3) ; que, malgré l'apparition tardive de leur alphabet national et l'insouciance de leurs rois, les Arméniens ont su user de l'écriture des Grecs et des Perses pour se constituer des archives (I, 2, 8, 9), qu'ils ont accédé très tôt au rang de royaume, en fait dès l'époque de Parouïr, contemporain de Sardanapale (I, 21), comme l'atteste le prophète Jérémie (I, 22), qu'ils ont eu des monarques éclairés et civilisateurs, comme Tigrane (I, 24), Vaļarchak (II, 3-8) et Artachês (II, 59) ; que, présents dès la guerre de Troie aux côtés de Priam (I, 32), ils ont depuis longtemps cessé d'être des barbares et font pleinement partie des peuples civilisés (II, 60).

Cette revendication de la dignité arménienne prend place dans une période de profond désarroi. Sans même parler du trouble qui s'exprime dans la grande lamentation finale, Moïse note dès le début de son œuvre : « [Nous ne sommes] qu'une petite nation, d'un nombre limité, d'une force restreinte, et bien des fois soumise à une royauté étrangère » (I, 3). Nous sommes bien loin de l'Arménie puissante et victorieuse d'Artachês Ier et de Tigrane II, ou simplement du royaume d'Arménie Majeure avant le partage de 384-387.

Il arrive parfois que d'être témoin d'un événement historique heureux cause une telle joie à une génération entière que le souvenir puisse la raviver toujours avec la même intensité durant toute une vie. Telle fut probablement pour

les contemporains de Mesrop Machtotʿs la mémorable journée relatée par Korioun[1] avec une si fervente émotion, où l'inventeur de l'alphabet arménien, plus fier que le prophète Moïse descendant du Sinaï après avoir parlé à Dieu, rapporta dans sa patrie la première traduction arménienne de la Bible et fit son entrée solennelle à Vaḷarchapat, où le roi, le catholicos, le clergé, les dynastes et le peuple étaient venus l'accueillir sur le pont du fleuve Ṛah. Telle fut encore, pour Ḷazar de Pʿarpi, cette journée de l'automne 485, où Vahan Mamikonian, enfin reconnu régent (*marzpan*) d'Arménie, convoqua dans la cathédrale de Dvin toute la population de la ville, dans une atmosphère de « joie ineffable[2] », et fut reçu par une longue homélie du patriarche Yovhannês Mandakouni saluant son avènement et le rétablissement de l'autonomie arménienne par l'action de grâces de David pour l'intronisation de Salomon[3] : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône[4] ! »

On chercherait en vain, chez Moïse, le souvenir vécu d'une telle allégresse. Les seuls moments de joie qui s'expriment dans son *Histoire* surviennent à l'évocation du glorieux passé de sa patrie[5]. Mais désormais, depuis la mort de son maître spirituel, l'extinction de la maison patriarcale de saint Sahak et l'abolition du royaume d'Arménie, tout bonheur est hors de propos (III, 68).

Éloge de la monarchie et ambitions royales des Bagratouni

Il est clair cependant qu'en accomplissant la requête de son commanditaire, l'historien espère contribuer au renom d'une « lignée ancienne, vaillante et féconde, non seulement en discours et en réflexions salutaires, mais aussi en exploits nombreux et grandioses qui méritent la gloire », et surtout

1. KORIOUN 1980, p. 96-98 et 279-280 (chap. 9).
2. ḶAZAR DE PʿARPI 1991, p. 241.
3. 1 R 1, 48.
4. ḶAZAR DE PʿARPI 1991, p. 242.
5. Par ex. I, 13, 21, 22, 24.

au succès d'un prince « manifestement supérieur à tous ceux qui [l']ont précédé » (I, 1).

En évoquant, au cours des âges, l'histoire d'une famille d'une origine encore plus prestigieuse que les Archakouni[1] et qui joua, à toutes les époques, à côté des monarques, un rôle éminent comparable à celui que d'autres historiens prêtent aux Mamikonian, Moïse souhaite assurément soutenir les ambitions hégémoniques, sinon royales, des Bagratouni.

Exaltant les mérites de la monarchie, depuis Parouïr (I, 21) jusqu'à Tẹrdat, après l'assassinat de qui commence la décadence des Archakouni, l'historien assigne tout d'abord à ce dernier souverain une part égale à celle de saint Grigor dans l'illumination de l'Arménie, mais finit par juger le roi supérieur au catholicos, en ce que « pour [...] l'ascèse, tous deux étaient égaux ; mais pour réduire à l'obéissance par des paroles persuasives ou contraignantes, le roi avait une grâce plus efficace, car ses actes ne manquaient jamais d'appuyer sa foi » (II, 92). Cet éloge de la royauté appelle évidemment une restauration au bénéfice de son commanditaire ou du clan dynastique dont il est le chef.

Ambiguïtés de la chronologie

À quelle époque se situe cette plaidoirie ? Le plus simple serait sans doute de croire ce que suggère Moïse, qui semble vouloir se situer à l'apogée de la puissance de son interlocuteur, Sahak Bagratouni, proclamé régent en 482[2]. Certains supposent que c'est la date à laquelle l'*Histoire de l'Arménie*, commencée dans les années 470, fut présentée au prince, et que la grande lamentation finale fut ajoutée quelques mois plus tard, après la mort de celui-ci[3]. C'est là, assurément, ce que Moïse souhaite qu'on déduise de son texte, mais cela soulève quelques difficultés.

1. N'oublions pas que ceux-ci ne descendent d'Abraham, le Père de la foi, que par sa seconde épouse Qétoura (II, 1), tandis que les Bagratouni sont de la branche aînée.

2. TOUMANOFF 1963, p. 339.

3. Par ex. *Haï jọloverdi patmout'ioun* (Histoire du peuple arménien), 1984, t. 2, p. 199-200 et 636.

Sans même parler de sources contestables (comme Socrate, Jean Malalas, etc.), la date de 482 est d'emblée remise en cause si l'on admet, comme tout semble l'indiquer, que Moïse a utilisé Ḷazar de Pʿarpi, qui ne peut guère avoir écrit avant 485, ou encore la *Géographie* d'Anania Chirakatʿsi (VIIe siècle) ; mais ce dernier point est moins sûr.

Un deuxième groupe d'objections naît de divers anachronismes, comme la mention de l'Arménie Quatrième ou de plusieurs autres toponymes, apparemment postérieurs au Ve siècle[1].

Enfin, si le cas de Sahak Bagratouni montre qu'il n'est pas invraisemblable de prêter, dès la fin du Ve siècle, des visées hégémoniques à la maison princière dont il est le chef, celle-ci connaît après lui une éclipse et ne retrouve une position prédominante qu'au VIIe siècle, avec Sẹmbat Bagratouni, principal conseiller du roi de Perse Khousrô Abharvêz, et son fils, Varaz-Tirotʿs, régent d'Arménie en 645, ainsi que son arrière-petit-fils, Achot, qui assure les mêmes fonctions de 686 à 690. En fait, si les Bagratouni acquièrent malgré de rares intermittences une position presque toujours prépondérante durant tout le VIIIe siècle, c'est seulement après l'échec du soulèvement de 774-775 contre le califat qu'ils furent définitivement débarrassés de leurs rivaux Mamikonian et purent, au cours du IXe siècle, se frayer un chemin vers la royauté, rétablie au bénéfice d'Achot Bagratouni en 885[2].

Mais, en admettant que ces différents indices permissent de conclure que l'*Histoire de l'Arménie* fût postérieure au Ve siècle, on ne résoudrait pas pour autant la question de savoir quand elle aurait été rédigée. Les philologues contemporains qui la jugent plus tardive ont apporté à ce sujet des réponses oscillant entre le VIIe, le VIIIe et le IXe siècle[3]. Si, par exemple, on supposait que l'œuvre ait été écrite dans l'entourage du dernier Sahak Bagratouni, régent d'Arménie de 752 à 770, où il est remplacé par son

1. TOUMANOFF 1963, p. 331-332.
2. *Haï jḍoverdi patmoutʿioun* (Histoire du peuple arménien), 1984, t. 2, p. 336-361 et 637-639.
3. TOUMANOFF 1963, p. 330, n. 112-114, p. 332.

neveu Sembat, et que l'auteur, pour donner à cet écrit l'autorité d'une chronique ancienne, ait feint de s'adresser à l'homonyme et illustre ancêtre de son maître, qui exerçait les mêmes fonctions, probablement avec des ambitions et des espoirs patriotiques analogues, quelque deux siècles auparavant, on supprimerait sans doute tous les anachronismes repérés par la critique moderne[1].

Cependant, d'autres questions surgiraient aussitôt, comme celle de savoir comment l'auteur, en écrivant si tard, aurait encore une pratique si naturelle et si dense de l'arménien classique (même avec les acquis du vocabulaire hellénisant; mais cela est peut-être encore pensable au milieu du VIIIe siècle), comment il connaîtrait encore aussi bien l'Iran et ne laisserait filtrer aucune allusion aux Arabes, ou comment, dans les conditions de l'époque, où l'Église d'Arménie s'était séparée des Grecs et accommodée de la protection califale, on aurait pu encore professer des idées aussi hellénophiles que celles de Moïse[2].

Il est vrai que cette hellénophilie, surtout intellectuelle, s'explique largement par la richesse des traductions hellénisantes effectuées entre le VIe et le début du VIIe siècle et toujours en usage dans les écoles arméniennes[3] (de même que l'héritage culturel grec préservé par les savants nestoriens de langue syriaque devait favoriser au IXe siècle l'épanouissement de la science arabe à Bagdad[4]), et que les positions des Arméniens face aux Byzantins variaient notablement d'une région à l'autre : mais on s'engage là sur un terrain où beaucoup reste encore à apprendre, et l'on ne gagnerait rien à prétendre trancher de force des questions qui ne sont pas encore parvenues à maturité.

*

1. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, Thomson, p. 60, mais voir *supra*, p. 13, n. 3, qui pourrait indiquer 729 comme *terminus ad quem*, si le texte cité est bien de Yovhannês Audznet'si.
2. La question est posée par ZÉKIYAN 1987, p. 473 sq.
3. MAHÉ 1986-1987.
4. MICHEAU 1990.

Conclusion : pour une approche interdisciplinaire

Il n'y a pas d'inconvénient majeur à rester dans une position d'attente sur un problème encore aussi vivement disputé que celui de la date de Moïse de Khorène, pourvu que l'on continue d'exploiter méthodiquement les richesses de l'œuvre et de progresser dans l'étude de l'archéologie, de l'histoire, du folklore, de la littérature et des anciennes traductions arméniennes. Car ce que prouve surtout l'histoire de la recherche sur Moïse de Khorène, c'est la nécessité d'une approche interdisciplinaire.

Chaque fois qu'on s'est limité à des analyses trop exclusivement philologiques (axées sur la recherche des sources écrites) ou uniquement historiques (avec l'obsession des problèmes chronologiques), on est arrivé à des conclusions trop rigides, souvent étriquées et méconnaissant des aspects importants de l'œuvre, que l'ethnographie et l'archéologie ont heureusement révélés. Il reste encore beaucoup à faire en ces domaines et peut-être aussi dans des disciplines nouvelles, comme la narratologie ou l'analyse idéologique, que l'on a à peine commencé d'appliquer à l'*Histoire de l'Arménie*. Mais, même dans les disciplines les plus classiques, et notamment dans la chronologie des anciennes traductions arméniennes, beaucoup de questions fort importantes pour l'étude de Moïse de Khorène demeurent encore dans l'incertitude.

Un jour viendra où les progrès de toutes ces disciplines apporteront une solution du problème qui s'imposera définitivement : soit qu'on puisse choisir entre les différentes dates proposées, soit qu'on s'oriente vers une hypothèse tout à fait différente, par exemple celle d'un auteur du v[e] siècle remanié ultérieurement, comme le furent Agathange, Łazar de Pʿarpi et, dans une certaine mesure, Korioun (si l'on tient compte de la « rédaction courte »).

Qu'il nous suffise en attendant de savoir écouter avec intérêt et admiration, mais aussi tout le respect nécessaire, le récit magnifique que le « Père des rhéteurs » a donné de l'histoire et des origines de sa nation.

BIBLIOGRAPHIE

ABEGHIAN (M.) [Abélian] 1899 :
Der armenische Volksglaube, Leipzig 1899 [réimpression in *Erker*, t. 7, Érévan 1975, p. 449-579].

ABÉLIAN (M.) 1966-1970 :
Erker (Œuvres), t. 1, 3 et 4, Érévan 1966, 1968 et 1970.

ADJARIAN 1968 :
Les lettres arméniennes, t. 1, Érévan 1968 (en arménien).

ADONTZ (N.) 1927 :
« Tarkou chez les anciens Arméniens », *Revue des Études arméniennes* 7 (1927), p. 185-194, Paris.

ADONTZ (N.) 1970 a :
Denys de Thrace et les commentateurs arméniens (traduit du russe par R. Hotterbeex), Louvain 1970.

ADONTZ (N.) 1970 b :
Armenia in the Period of Justinian (traduit du russe par N. G. Garsoïan), Lisbonne 1970.

AGATHANGE 1976 :
Agathangelos. History of the Armenians (trad. R. W. Thomson), Albany N.Y. 1976.

AHYAN (S.) 1982 :
« Les débuts de l'histoire d'Arménie et les trois fonctions indo-européennes », *Revue de l'Histoire des religions* 199 (1982), p. 251-271, Paris.

ANANIA CHIRAKATʻSI, *Géographie* :
Cf. SOUKRY 1881.

ANANIAN (P.) 1961 :
« La data e le circostanze della consecrazione di S. Gregorio Illuminatore », *Le Muséon* 74 (1961), p. 43-73 et p. 317-360, Louvain.

ANASSIAN (H. S.) 1959 :
Bibliologie arménienne, t. 1, Érévan 1959 (en arménien).

ARAK'ÉLIAN (B. N.) 1965 :
« Où se trouvaient les villes d'Ervandachat et d'Ervandakert », *Patma Banasirakan Handes* (Revue d'Histoire et de Philologie) 1965 (nº 3), p. 83-94, Érévan (en arménien).

ARAK'ÉLIAN (B. N.) (Aṛak'elyan) 1984 :
« Les fouilles d'Artaxata : bilan provisoire », *Revue des Études arméniennes* 18 (1984), p. 367-395, Paris.

BÉLÉDIAN (K.) 1991 :
« Écriture et construction de l'origine chez Moïse de Khorène », communication au colloque *Moïse de Khorène et l'historiographie arménienne des origines*, Paris 1991 (résumés ; actes complets à paraître).

BIOUZANDAT'SI (N.) - MINASSIAN (M.) 1991 (en arménien) :
L'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorène ; Recueil, Genève 1991.

BOLOGNESI (G.) 1990 :
Studi glottologici filologici orientali, Brescia 1990.

BORGES (J. L.) 1983 :
Fictions (trad. P. Verdevoye, Ibarra et R. Caillois), nouvelle édition augmentée, Paris 1983.

BOTTÉRO (J.) - KRAMER (S. N.) 1989 :
Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne, Paris 1989.

BRENNER (H.) 1733 :
Epitome commentariorum Moysi Armeni de origine et regibus Armenorum et Parthorum..., Stockholm 1733.

BUZANDARAN 1989 :
The Epic Histories Attributed to P'awstos Buzand (Buzandaran Patmut'iwnk', trad. N. G. Garsoïan), Cambridge Mass. 1989.

CARRIÈRE (A.) 1891 :
Moïse de Khorène et les généalogies patriarcales, Paris 1981.

CARRIÈRE (A.) 1893-1894 :
Nouvelles sources de Moïse de Khorène. Études critiques, Vienne 1893 (supplément, Vienne 1894).

CARRIÈRE (A.) 1895 :
« La légende d'Abgar dans l'Histoire de Moïse de Khorène », *Centenaire de l'École des Langues orientales vivantes*, Paris 1895, p. 357-414.

CHAUMONT (M.-L.) 1982 :
« Tigranocerte : données du problème et état présent des recherches », *Revues des Études arméniennes* 16 (1982), p. 89-110, Paris.

CONYBEARE (F. C.) 1901 :
« The Date of Moses of Khoren », *Byzantinische Zeitschrift* 10 (1901), p. 489-504.

CONYBEARE (F. C.) 1902 :
« The Relation of the Paschal Chronicle to Malalas », *Byzantinische Zeitschrift* 11 (1902), p. 395-405.

CROSS (F. L.) 1966 :
The Oxford Dictionary of the Christian Church, Londres 1966[5].

DAGRON (G.) 1974 :
Naissance d'une capitale : Constantinople et ses institutions de 330 à 451, Paris 1974.

DAGRON (G.) 1984 :
Constantinople imaginaire, études sur le recueil des « Patria », Paris 1984.

DAVID DE SASSOUN 1964 :
traduit de l'arménien par F. Feydit, Paris 1964.

DAVID L'INVINCIBLE 1983 :
Definitions and Divisions of Philosophy by David the Invincible Philosopher (trad. B. Kendall et R. W. Thomson), Chico Cal. 1983.

DER NERSESSIAN (S.) 1973 :
Études byzantines et arméniennes, 2 vol., Louvain 1979.

DIAKONOFF (I. M.) 1984 :
The Pre-History of the Armenian People, New York 1984.

DOWSETT (Ch.) 1986 :
« Little Satana's Wedding Breakfast », *In Memoriam Haïg Berbérian*, Lisbonne 1986, p. 243-264.

DULAURIER (E.) 1852 :
« Études sur les chants historiques et les traditions populaires de l'ancienne Arménie », *Journal asiatique*, 4e série, 19 (1852), p. 5-58, Paris.

DUMÉZIL (G.) 1929 :
« Le dit de la princesse Sat'inik », *Revue des Études arméniennes* 9 (1929), p. 41-53, Paris.

DUMÉZIL (G.) 1969 :
Heur et malheur du guerrier, Paris 1969.

DUPONT-SOMMER (A.) 1948 :
« Deux inscriptions araméennes trouvées près du lac Sévan (Arménie) », *Syria* 25 (1946-1948), fasc. 1-2, p. 53-66, Paris.

ÉLICHÊ 1957 et 1982 :
La guerre des Arméniens et des compagnons de Vardan (en arménien), éd. E. Ter Minassian, Érévan 1957 ;
traduit de l'arménien par R. W. Thomson : *Elishē, History of Vardan and the Armenian War*, Cambridge Mass. 1982.

ÊMINE (M.) 1850 :
Gestes épiques de l'Arménie ancienne, Moscou 1850 (en arménien).

EUSÈBE DE CÉSARÉE 1818 :
Chronique (version arménienne, trad. latine de J.-B. Aucher), 2 vol., Venise 1818.

EUSÈBE DE CÉSARÉE 1877 :
Histoire ecclésiastique (version arménienne ; éd. A. Tcharian), Venise 1877.

EZNIK 1959 :
De Deo (Sur Dieu) ; éd. et trad. L. Mariès et Ch. Mercier, *Patrologia Orientalis* 28 (2-4), Paris 1959.

FESTUGIÈRE (A. J.) 1950 :
La révélation d'Hermès Trismégiste. I : L'astrologie et les sciences occultes, Paris 1950² [réimpression 1989].

FEYDIT (F.) 1957 :
« L'épopée populaire arménienne », *Bazmavêp* 115 (1957), p. 3-39, Venise 1957.

FEYDIT (F.) 1964 (trad.) :
David de Sassoun. Épopée en vers, Paris 1964.

FEYDIT (F.) 1979 :
« La XXVIe homélie de Jean Mandakouni sur les charmes des sorciers et les magiciens impies », *Mélanges J. Dauvilliers*, Toulouse 1979, p. 293-306. [Le texte édité est en réalité tiré des *Conseils moraux* de Yovhan Maïragomet'si, VIIe siècle].

FINCK (F. N.) 1902 :
« Kleinere mittelarmenische Texte », *Zeitschrift für armenische Philologie* 1 (1902), p. 177-219, Marburg (Hessen).

FRASSON (G.) 1976 (éd. trad.) :
Pseudo Epiphanii Sermo de Antichristo (Armeniaca de fine temporum), Venise 1976.

FRIVOLD (L.) 1981 :
The Incarnation. A Study of the Doctrine of the Incarnation in the Armenian Church in the 5th and 6th Centuries according to the Book of Letters, Oslo 1981.

GARSOÏAN (N. G.) 1985 :
Armenia between Byzantium and the Sasanians, Londres 1985. [Recueil d'articles, numérotés de I à XII, avec maintien de la pagination originale.]

GROUSSET (R.) 1947 :
Histoire de l'Arménie, Paris 1947 [réimpression 1973].

GROUSSET (R.) 1965 :
L'Empire des steppes. Attila, Gengis Khan, Tamerlan, Paris 1965.

GULBEKIAN (E.) 1992 :
« Some Veiled Allusions in Movsès Khorenatsi's History », *Handes Amsorya* 106 (1992), p. 1-15, Vienne.

GUTSCHMID (A. VON) 1892 :
Kleine Schriften (éd. F. Rühl), t. 3, Leipzig 1892.

HAKOBIAN (T'. X.) et alii 1988 :
Dictionary of Toponymy of Armenia and Adjacent Territories, t. 2, Érévan 1988 (en arménien).

HASRAT'IAN (M. S.) 1969 :
« Où est le lieu de naissance de Moïse de Khorène ? », *Lraber* 1969 (nº 12), p. 81-90, Érévan (en arménien).

HASRAT'IAN (M. S.) (Hasratian) 1977 :
« L'ensemble architectural d'Amaras », *Revue des Études arméniennes* 12 (1977), p. 243-260, Paris.

HEWSEN (R. H.) 1978-1979 :
« The Successors of Tiridates the Great... », *Revue des Études arméniennes* 13 (1978-1979), p. 99-126, Paris.

HIPPOLYTUS 1955 :
Chronik (éd. A. Bauer - R. Helm), *G.C.S.* 46, Berlin 1955.

HISTOIRE DU PEUPLE ARMÉNIEN 1984 (en arménien) :
Érévan (Académie des Sciences), t. 2, 1984 [ouvrage collectif].

HISTOIRE PRIMITIVE :
Cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1978, p. 357-368.

JEAN MALALAS :
Chronicon (éd. L. Dindorf), Bonn 1831.

KÉVORKIAN (R. H.) 1986 :
Catalogue des « incunables » arméniens (1511-1695) ou chronique de l'imprimerie arménienne, Genève (Cahiers d'Orientalisme n° 9) 1986.

KHALATIANT'S (G.) 1896 (en russe) :
L'épopée arménienne dans l'Histoire de Moïse de Khorène, t. 1, Moscou 1896.

KHAT'CHIKIAN (L. S.) 1948 :
« Observation sur Moïse de Khorène, II, 54 », *Teḷekagir* 1948 (n° 11), p. 91-97, Érévan (en arménien). [Inscription lapidaire concernant les armées de Domitien en Arménie.]

KORIOUN 1981 :
Vie de Machtot's, Érévan 1981. [Contient le texte en arménien classique de l'édition de M. Abeḷian (1941) avec sa traduction en arménien moderne ; suivi d'une traduction en russe et en anglais.]

LABOUBNA 1868 :
Lettre d'Abgar (en arménien ancien), Venise 1868.
Cf. ḶÉROUBNA.

LALAYAN (E.) 1983 :
Erker (Œuvres), t. 1, Érévan 1983 (en arménien).

ḶANALANIAN (A.) 1969 :
Recueil de légendes, Érévan 1969 (en arménien).

LANG (D. M.) 1970 :
Armenia. Cradle of Civilization, Londres 1970.

LANGLOIS (V.) 1869 :
Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, t. 1-2, Paris 1869.

ḶAZAR DE P'ARPI 1904 :
Histoire d'Arménie et Lettre à Vahan Mamikonian (éd. G. Têr Mekertt'chian, S. Malkhassian), Tiflis 1904 (en arménien ancien).

ḶAZAR DE P'ARPI 1991 :
The History of Ḷazar P'arpet'si (trad. R. W. Thomson), Atlanta Georg. 1991. [Cette traduction anglaise renvoie aux pages de l'édition arménienne de 1904.].

ḶÉROUBNA D'ÉDESSE 1869 :
« Histoire d'Abgar et de la prédication de Thaddée » (trad. J. R. Émine, *in* V. Langlois 1869, t. 1, p. 313-331).

LIVRE DES CHRIES :
Yalags pitoyit's, in Movsês Khorenat'si, *Matenagrout'iounk'* (Écrits), Venise 1865, p. 341-569 (en arménien).

LIVRE DES LETTRES :
Tiflis 1901 (en arménien ancien).

MACLER (F.) 1908 :
Catalogue des manuscrits arméniens et géorgiens de la Bibliothèque Nationale, Paris 1908.

MAHÉ (J.-P.) 1980 :
« Un fragment pseudo-origénien sur Job et le dragon en traduction arménienne », *Revue des Études arméniennes* 14 (1980), p. 345-365, Paris.

MAHÉ (J.-P.) 1982 :
« Le crime d'Artawazd et les K'adjk' ou le mythe du temps profané », *Revue des Études arméniennes* 16 (1982), p. 175-206, Paris.

MAHÉ (J.-P.) 1983 :
« The Newly Edited Excerpts from Sebêos », *in* T. Samuelian - M. Stone (éd.), *Medieval Armenian Culture*, Chico Cal. 1983, p. 218-239.

MAHÉ (J.-P.) 1986-1987 :
« Une université arménienne médiévale », *Revue des Études arméniennes* 20 (1986-1987), p. 559-568, Paris.

MAHÉ (J.-P.) 1987 :
« Quadrivium et cursus d'études au VIIe siècle en Arménie et dans le monde byzantin, d'après le *K'nnikon*, d'Anania Chirakat'si », *Travaux et Mémoires* 10 (1987), p. 159-206, Paris.

MAHÉ (J.-P.) 1988 : « Traduction et exégèse : réflexions sur l'exemple arménien », *Mélanges A. Guillaumont*, Genève 1988, p. 243-255.

MAHÉ (J.-P.) 1991 :
« Moïse de Khorène devant la critique », *in* D. Kouymjian - J.-P. Mahé (éd.), *Moïse de Khorène et l'historiographie arménienne des origines* (Colloque international), Paris 1991.

MAHÉ (J.-P.) 1992 a :
« Une légitimation scripturaire de l'hagiographie : la préface de Korioun à la *Vie de Machtot's* », *Mélanges Jacques Fontaine*, Paris 1992.

MAHÉ (J.-P.) 1992 b :
« L'historiographie arménienne », *Revue des Études arméniennes* 23 (1992), p. 121-153, Paris.

MALKHASSIAN (S.) :
Cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1963.

MANANDIAN (H.) 1963 :
Tigrane II et Rome (trad. française H. Thorossian), Lisbonne 1963.

MANANDIAN (H.) 1965 :
The Trade and Cities of Armenia in Relation to Ancient World Trade (trad. N. G. Garsoïan), Lisbonne 1965.

MANANDIAN (H.) 1977 :
Erker (Œuvres), t. 1, Érévan 1977 (en arménien).

MARKWART (J.) 1966 :
« La province de Parskahayk' », *Revue des Études arméniennes* 3 (1966), p. 252-314, Paris.

MAT'ÉVOSSIAN (A. S.) 1989 :
« Moïse de Khorène et la *Chronique* d'Athanase de Taraun », *Patma-Banasirakan Handes* (Revue d'Histoire et de Philologie) 1989 (nº 1), p. 220-234, Érévan (en arménien).

MELIKICHVILI (G. A.) 1960 :
Inscriptions cunéiformes arméniennes, Moscou 1960 (en russe).

MELIKICHVILI (G. A.) 1971 :
Die urartäische Sprache (traduit du russe par K. Sdrembek), Rome 1971.

MICHEAU (F.) 1990 :
« Documents sur la communauté nestorienne de Bagdad à l'époque abbasside », *Revue de l'Institut catholique de Paris* 35 (1990), p. 177-191.

MINASSIAN (M.) 1991 :
Cf. BIOUZANDAT'SI.

MOÏSE DE KHORÈNE 1736 :
Mosis Chorenensis Historiae armeniacae libri III... ed. Gulielmus et Georgius Gul. Whistoni Filii, Londres 1736.

MOÏSE DE KHORÈNE 1906 :
Movsês Khorenat'si. Patmout'ioun Hayot's (Histoire d'Arménie), éd. M. Abélian, S. Yarout'iounian, Tiflis 1913 (en arménien ancien).

MOÏSE DE KHORÈNE 1963 :
Hayot's Patmout'ioun (Histoire d'Arménie), trad. en arménien oriental de S. Malkhassian, Érévan 1940 [réimpression 1963].

MOÏSE DE KHORÈNE 1978 :
Moses Khorenats'i. History of the Armenians (Translation and Commentary by R. W. Thomson), Cambridge Mass. 1978. [*Histoire primitive* en annexe.]

MOURAVIEV (S.) 1980 a :
« Les caractères daniéliens », *Revue des Études arméniennes* 14 (1980), p. 21-53, Paris.

MOURAVIEV (S.) 1980 b :
« Les caractères mesropiens », *ibid.* 14 (1980), p. 55-85, Paris.

MOURAVIEV (S.) 1980 c :
« La forme interne de l'alphabet caucasien et la phonologie de l'oudien », *Le Muséon* 93 (1980), p. 345-374, Louvain.

NERCESSIAN (Y. T.) 1984 :
Armenian Numismatic Bibliography and Literature, Los Angeles, Cal. 1984.

NERSÊS CHNORHALI 1973 :
Jésus Fils unique du Père (introduction, traduction et notes par I. Kéchichian), Paris (Sources chrétiennes nº 203) 1973.

NIKIPROWETZKY (V.) 1970 :
La troisième Sibylle, Paris-La Haye 1970.

NONNOS 1902-1903 :
« Die Scholien zu fünf Reden des Gregor von Nazianz » (éd. A. Manan-

dian), *Zeitschrift für armenische Philologie* I, 3/4 (1902-1903), p. 220-300, Margburg (Hessen).

OUTTIER (B.) - THIERRY (J.-M.) 1991 :
« Histoire des saintes Hripsimiennes », *in* D. Kouymjian - J.-P. Mahé (éd.), *Moïse de Khorène et l'historiographie arménienne des origines* (Colloque international), Paris 1991.

PÉRIKHANIAN (A.) 1966 :
« Une inscription arménienne du roi Artachês trouvée dans le Zanguézour (Siounik') », *Revue des Études arméniennes* 3 (1966), p. 17-29, Paris.

PÉTROSSIAN (S. G.) 1975 :
« Les trois frères de Sasna Tseṛer et leurs parallèles épiques », *Lraber* 1975 n° 9, p. 71-77, Érévan (en arménien).

PHILLIPS (G.) 1876 (éd.) :
The Doctrine of Addai, Londres 1876.

PHILON D'ALEXANDRIE 1826 :
Questions sur la Genèse et sur l'Exode (version arménienne, traduction latine de J.-B. Aucher), Venise 1826.

PHILON D'ALEXANDRIE 1988 :
Alexander (De animalibus), éd. et trad. A. Térian (Œuvres de Philon d'Alexandrie n° 36), Paris 1988.

PIOTROVSKY (B. B.) 1969 :
Ourartou, Genève 1969.

PSEUDO-CALLISTHÈNE 1969 :
The Romance of Alexander the Great by Pseudo-Callisthenes (Translated from the Armenian Version by A. M. Wolohojian), New York et Londres 1969.

RESCH (A.) 1889 (1906) :
Agrapha. Ausserkanonische Evangelienfragmente, Leipzig 1899 (1906²).

ROMAN D'ALEXANDRE :
Cf. PSEUDO-CALLISTHÈNE.

RUSSELL (J. R.) 1987 :
Zoroastrianism in Armenia, Cambridge Mass. 1987.

SAHINIAN (A.) 1969 :
« Nouveaux matériaux concernant l'architecture des constructions antiques de Gaṛni », *Revue des Études arméniennes* 6 (1969), p. 181-200, Paris.

SAINT-MARTIN (M. J.) 1823 :
« Notice sur la vie et les écrits de Moïse de Khorène », *Journal asiatique* 1823 (2), p. 321-344.

SANSPEUR (C.) 1977 :
« À travers la tradition textuelle de l'Histoire des Arméniens de Lazare de P'arpi », *Revue des Études arméniennes* 12 (1977), p. 85-99, Paris.

SARGSIAN (G. X.) 1965 :
Le système chronologique de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorène, Érévan 1965 (en arménien).

SARGSIAN (G. X.) 1966 (en arménien) :
L'Arménie de l'époque hellénistique et Moïse de Khorène, Érévan 1966.

SARGSIAN (G. X.) (Sarkissian) 1991 :
« L'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorène et l'Ourartou », *in* D. Kouymjian - J.-P. Mahé (éd.), *Moïse de Khorène et l'historiographie arménienne des origines* (Colloque international), Paris 1991.

SCHNABEL (P.) 1923 :
Berossos und die babylonisch-hellenistische Literatur, Leipzig 1923.

SCHULZ (F. E.) 1840 :
« Mémoire sur le lac de Van et ses environs », *Journal asiatique* 9 (1840), 68 p., Paris.

SERVANDZTIANT'S (G.) 1978-1982 :
Erker (Œuvres), t. 1-2, Érévan 1978, 1982 (en arménien).

SOCRATE 1912 :
Histoire ecclésiastique (suivie de la *Vie de saint Sylvestre*), éd. M. Têr Movsêssian (versions arméniennes), Valarchapat 1912.

SOUKRY (A.) 1881 :
Géographie de Moïse de Corène d'après Ptolémée, Venise 1881. [Le texte édité et traduit est en réalité la *Géographie* d'Anania Chirakat'si.]

TALLON (M.) 1955 :
Livre des Lettres. Ier groupe : documents concernant les relations avec les Grecs, Beyrouth 1955.

TERIAN (A.) 1982 :
« The Hellenizing School. Its Time, Place and Scope of Activities Reconsidered », *in* N. G. Garsoïan, Th. F. Mathews, R. W. Thomson (éd.), *East of Byzantium : Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington 1982, p. 175-186.

TÊR MEKERTT'CHIAN (G.) 1979 :
Études arménologiques, t. 1, Érévan 1979 (en arménien).

THÉLAMON (F.) 1981 :
Païens et chrétiens au IVe siècle. L'apport de l'Histoire ecclésiastique de Rufin d'Aquilée, Paris 1981.

THIERRY (J.-M.) 1988-1989 :
« Le mont Sepuh. Étude archéologique », *Revue des Études arméniennes* 21 (1988-1989), p. 385-449, Paris.

THOMSON (R. W.) :
Cf. MOÏSE DE KHORÈNE 1978.

TOUMANOFF (C.) 1963 :
Studies in Christian Caucasium History, Washington 1963.

TOUMANOFF (C.) 1969 :
« The Third-Century Armenian Arsacids. A Chronological and Genealogical Commentary », *Revue des Études arméniennes* 6 (1969), p. 233-282.

TOUMANOFF (C.) 1990 :
Les dynasties de la Caucasie chrétienne de l'Antiquité jusqu'au XIX*e siècle. Tables généalogiques et chronologiques*, Rome 1990.

T'OVMA ARTSROUNI 1985 :
History of the House of the Artsrunik' (Translation and Commentary by R. W. Thomson), Detroit 1985.

TRAINA (G.) 1991 :
Il complesso di Trimalcione (Movsês Xorenac'i et le origini del pensiero storico armeno), Venise 1991.

VAN ESBROECK (M.) 1962 :
« Chronique arménienne », *Analecta Bollandiana* 80 (1962), p. 423-445.

VAN ESBROECK (M.) 1971 :
« Un nouveau témoin du livre d'Agathange », *Revue des Études arméniennes* 8 (1971), p. 13-167, Paris.

VAN ESBROECK (M.) 1972 :
« Le roi Sanatrouk et l'apôtre Thaddée », *Revue des Études arméniennes* 9 (1972), p. 241-283, Paris.

VAN ESBROECK (M.) 1983 :
« La naissance du culte de saint Barthélemy en Arménie », *Revue des Études arméniennes* 17 (1983), p. 171-205, Paris.

VIE KARCHOUNI :
Cf. VAN ESBROECK 1971.

WILKINSON (R. D.) 1982 :
« A Fresh Look at the Ionic Building at Garni », *Revue des Études arméniennes* 16 (1982), p. 221-244, Paris.

WINKLER (G.) 1980 :
« Our Present Knowledge of the History of Agat'angelos and its Oriental Versions », *Revue des Études arméniennes* 14 (1980), p. 125-141, Paris.

WINKLER (G.) 1985 :
« An Obscure Chapter in Armenian Church History (428-439) », *Revue des Études arméniennes* 19 (1985), p. 85-180, Paris.

YERUSHALMI (Y. H.) 1984 :
Zakhor. Histoire juive et mémoire juive, Paris 1984.

YOVHANNÊS DRASKHANAKERTT'SI 1987 :
History of Armenia (Translation and Commentary by Rev. K. H. Maksoudian), Atlanta, 1987.

ZARBHANALIAN (G.) 1897 :
*Histoire littéraire de l'Arménie ancienne (*IV*e-*XIII*e siècles)*, Venise 1897[3] (titre français, texte en arménien).

ZÉKIYAN (B. L.) 1987 :
« L'idéologie nationale de Moïse de Khorène et sa conception de l'histoire », *Handes Amsorya* 101 (1987), p. 471-486, Vienne (en français).